

Édito

C'est avec un immense plaisir que je vous propose de découvrir la quatrième édition de « Chronique fouesnantaise ». Quatre ans et 200 billets plus tard, Jean-Yves Le Dréau continue, chaque semaine, de mettre à profit sa plume, pour nous conter, à sa manière, la vie fouesnantaise. Coup de sang ou coup de cœur, il nous livre son regard décalé sur l'actualité et la vie de la commune.

Les sujets choisis concordent toujours avec l'actualité locale, Jean-Yves Le Dréau y apporte son œil extérieur et surtout son style et sa verve. Doux, amer et parfois acide, le ton est unique et, après 200 billets, on ne s'en lasse pas.

Diffusé chaque semaine sur le site internet de la commune www.ville-fouesnant.fr, le rendez-vous est très attendu. D'ailleurs, vous êtes, aujourd'hui, plus de 700 abonnés à recevoir par mail le billet du samedi.

Merci à tous pour votre fidélité.

Bonne lecture.

Roger Le Goff
Maire de Fouesnant-les Glénan

*Si vous souhaitez recevoir le billet du samedi par mail,
contactez la mairie : contact.communication@ville-fouesnant.fr*

Dimanche, 19h30, dans la salle du Conseil municipal. Nathalie Conan, sourire aux lèvres, se fraie un passage dans la foule venue assister à la proclamation des résultats des cantonales. Elle ne quitte pas la grande gerbe de roses rouges qu'on vient de lui offrir. Sa joie est toute en retenue. Elle sait désormais qu'elle a gagné mais elle n'ignore pas qu'elle revient de loin. Sans doute, se remémore-t-elle les moments de doute alors que les vents contraires se levaient : multiplication des candidatures à gauche, front uni de la droite et surtout, bien sûr, entrée en lice de Jean Loaec, son ancien directeur de campagne. Elle n'est pas sans savoir que c'est cet homme que les instances du P.S. avaient choisi pour lui succéder à la tête du canton avant que le maire de Pleuven ne claque la porte du parti et la remette en selle. Pourtant, il y a six ans, c'est elle qui avait conquis de haute lutte ce bastion de droite réputé inexpugnable. Est-ce pour subir, un mandat plus tard, l'humiliation du désaveu ? Au Parti socialiste, on s'alarme. Il faut sauver le soldat Conan. On sort l'artillerie lourde. Tour à tour, Pierre Maille, président du Conseil général, Louis Le Pensec, ancien ministre, Gilbert Monfort, vice-président du Conseil général, Jean-Jacques Urvoas, député, Gérard Mevel, conseiller régional, montent au créneau. Fouesnant est un symbole qui ne doit pas tomber. Ils hantent les places de marché, arpentent la campagne, animent les arrière-salles de café. Nathalie Conan retrouve le terrain que d'aucuns lui reprochent d'avoir trop délaissé durant six ans. Elle y puise un supplément d'énergie. La conseillère générale sortante pourrait paraphraser Musset. Les combats les plus désespérés sont les combats les plus beaux. Alors, en ce dimanche soir où Bernard Poignant, autre cacique du P.S., vient faire la bise à sa directrice de cabinet, Nathalie Conan a raison d'être fière. Elle a triomphé et cette victoire a l'ineffable saveur des rêves aboutis.

Dimanche, 21 heures, dans la salle du restaurant scolaire. Roger Le Goff, mâchoires serrées, s'entretient avec deux ou trois maires du canton. Il est amer car cette élection, il l'avait faite sienne. On le sent plus irrité que blessé. Un mélange de frustration et de colère rentrée. Le maire de Fouesnant, en effet, en est persuadé : la reconquête du Pays Fouesnantais était à portée de voix. Or, il a le sentiment de ne pas avoir été suffisamment soutenu par son propre camp, dans cette bataille électorale. Aussi, quand Gwénola Bayes qui, soit-dit en passant, a réalisé un bon score pour sa première apparition sur la scène politique, fait son entrée dans la salle, sous les applaudissements de la centaine de personnes ayant participé au déroulement du scrutin, Roger Le Goff laisse parler son cœur. Le temps n'est pas à la résignation. Il improvise un discours de combat. Finis les états d'âme, terminées les divergences de point de vue. Il faut serrer les rangs derrière lui. Qui l'aime le suit. D'ailleurs, dans la foulée, pour la première fois en public, il annonce que dans trois ans, il sera à nouveau candidat à la mairie pour un cinquième mandat. Le maire de Fouesnant a noté que la droite n'est plus majoritaire dans sa commune mais il sait qu'aucune élection ne ressemble à une autre. Il sait surtout que la moitié des électeurs est restée à la maison. L'heure est donc à la remobilisation. S'il n'est pas entré dans la dernière joute électorale, c'est qu'il considère qu'en tant que président de la Communauté de communes où il travaille, main dans la main, avec tous les autres maires (y compris Jean Loaec), il est le véritable patron du canton. Son seul objectif est donc la mairie en 2014. Roger Le Goff a pris date. Nathalie Conan sera-t-elle présente au rendez-vous ?

Samedi dernier, sur les pontons du port de plaisance de Bénodet. Les organisateurs de la Transat Bénodet – Martinique et les élus passent en revue les dix-sept bateaux qui vont affronter l’Océan, dès dimanche. Une autre épreuve dans le calendrier déjà fourni des courses au large? Pas vraiment, puisqu’il s’agit d’une nouvelle mouture de la Transat Belle-Île en Mer – Marie-Galante qui a fait naufrage. À l’heure où certains grands rendez-vous (Vendée Globe) commencent à manquer de lisibilité en multipliant les classements, la solitaire Bénodet – Martinique met tous les concurrents à armes égales (Figaro) et suscite un intérêt nouveau dans le grand public. En ce samedi matin un tantinet maussade, (le soleil s’est invité à la fête depuis lors) le maire de Bénodet, Christian Pennanech, ne boude donc pas son plaisir. C’est la première grande manifestation bénodétoise d’avant-saison depuis que le Festival international de cinéma a baissé le rideau. Alors que les vacances de printemps vont débiter, on table dans la station sur des retombées économiques non négligeables. Christian Pennanech entend, évidemment, pérenniser ce rendez-vous du monde de la voile sur les bords de l’Odet. Il ne manque pas, il est vrai, d’arguments. Les organisateurs avec une CCI très impliquée, à l’image de son président, Jean-François Garrec, ont fait leurs preuves, notamment lors de l’autre transat finistérienne, Concarneau – Saint-Barth. En outre, le site est remarquable: rivière serpentant indolemment au cœur de la houle verte des cimes, estuaire piqué de toiles blanches, baie aux eaux apaisées ouvrant sur le grand large. Pas étonnant que le maire de Bénodet rappelle avec gourmandise qu’il est à la tête de la première station touristique du département.

Ces propos, le maire de Fouesnant, Roger Le Goff, les tient également dès qu’il en a l’occasion. Plus exactement, il ne manque jamais de souligner qu’il est le maire de la première destination touristique du Finistère. Querelle inappropriée de voisins aux ego surdimensionnés? Non. Roger Le Goff parle de capacité d’hébergement, Christian Pennanech de station balnéaire classée, ce que n’est pas (encore) Fouesnant. Qu’importe. Abondance de biens ne nuit pas, dès lors qu’on joue la carte de la complémentarité. Le Pays Fouesnantais a tout à gagner d’une démarche concertée en matière touristique. Et, on ne peut s’empêcher de penser qu’à l’avenir cette Transat prendrait une dimension supplémentaire en s’ancrant également dans les autres communes du canton. Avec Port-La-Forêt et son pôle d’entraînement de haut niveau pour les courses au large, le Cap-Coz et son Centre nautique sans oublier, bien sûr, les Glénan, le Pays Fouesnantais a toute légitimité pour accueillir une épreuve de renommée internationale et des skippers confirmés. Pour Desjoyeaux, Jourdain, Le Cam... les grands de la navigation française, ce ne serait qu’un retour aux sources. Reste à la Communauté de Communes de se donner les moyens pour transformer l’essai bénodétois. La structure communautaire est suffisamment solide et solidaire pour envisager, avec lucidité, les répercussions en matière d’économie touristique et d’impact médiatique qui résulteraient d’un engagement commun. À l’instar de la Région Bretagne (le Conseil régional et le Conseil général ont accordé chacun une subvention de 70 000 € à la Transat) le Pays Fouesnantais dont les rivages suscitent bien des convoitises doit « oser la mer » et ne pas hésiter à jouer de ses charmes... même aux Antilles.

Voilà trois ans que nous avons rendez-vous, chaque semaine, et je m'aperçois que je ne vous ai jamais emmenés aux Glénan afin de contempler la floraison des narcisses. Un oubli impardonnable pour deux raisons : d'abord, parce que cette petite fleur perdue au milieu de l'océan est connue dans le monde entier car elle est unique. Les botanistes viennent de tous les pays pour la contempler et des centaines de reportages et d'articles lui ont été consacrés. Et puis, la fascination qu'elle exerce, la prévenance dont elle est l'objet nous rassèrent quelque peu à l'heure où nous mettons en danger notre petite planète. Hormis le Japon qui célèbre la floraison des cerisiers par de grands rassemblements, il n'est guère de pays où l'épanouissement d'une fleur est l'occasion de réjouissances populaires. À Fouesnant, durant trois semaines, on rend donc visite au narcissé des Glénan et ce rite marque la réconciliation de l'homme et de la nature dans l'exaltation du printemps naissant. Aussi, n'ai-je pas hésité, mercredi, à m'embarquer avec un groupe de journalistes parisiens invités par l'Office municipal de tourisme, pour clamer haut et fort, dans les colonnes de leurs revues et quotidiens, la majesté de ce minuscule archipel, égaré au milieu des flots mais connu de toute la capitale. Trois quarts d'heure de traversée sur une mer implacablement hachée et sous un ciel définitivement plombé m'ont, en effet, permis de me rendre compte que Fouesnant est bien loin de posséder la notoriété de son archipel que l'on associe volontiers (horreur !) à Concarneau et ont donné l'occasion à mes interlocuteurs, regards embués et postérieurs mouillés, de constater que les Glénan se méritent.

D'ailleurs, lorsqu'ils ont posé le pied sur Saint-Nicolas, ce n'est pas vers la réserve de narcisses que se sont précipités les représentants de Rustica, d'Ushuaïa Magazine, de Version Fémina ou de Métro (plus grand quotidien gratuit), mais vers le poêle de l'antenne municipale où un feu de bois a redonné le moral et le sourire aux rédacteurs parisiens. Pour le coup, c'est l'archipel, version rustique, qu'ils découvraient. Sans doute ce que TF1 appelait « un paysage brut de granit » puisqu'à l'heure du déjeuner, ou plus exactement du plateau-repas, nous eûmes droit, ultime provocation, à une vision paradisiaque des Glénan lors du Journal de 13 heures. Ciel uniformément bleu, soleil triomphant et, bien entendu, tapis végétal de toute beauté où le mauve profond des jacinthes exaltait le délicat jaune pâle des narcisses. Inutile de dire que le reportage avait été tourné la semaine précédente. Peu importe. Encapuchonnés, un rien transis, nous entamâmes le tour de l'île pour nous en aller à la quête du Graal. Nous partions enfin admirer ce qu'un pharmacien quimpérois découvrit à la fin du XIX^e siècle et que les Fouesnantais protègent jalousement désormais. Sur le chemin, Lulu, l'animatrice nature de la commune, fut à nouveau ahurissante d'érudition. Aucune griffe de sorcière (plante invasive) n'échappa à sa vindicte, aucun huïtrier-pie, « limicole trapu à poitrine bombée », exhibant son bec rouge comme une oriflamme au milieu des nuées, ne trompa sa vigilance. À l'approche de l'enclos des narcisses, on sortit fébrilement les objectifs. Las ! Le parterre rêvé n'était plus qu'espace de tristesse et de désolation. Abusés par les chaleurs déplacées des jours derniers, les narcisses s'étaient crus en été et avaient tiré leur révérence. Les journalistes furent vite consolés. Lulu possède une excellente collection de photos.

Comenius Regio, vous en avez, peut-être, comme moi, entendu parler. Quant à dire ce que c'est, je ne m'y serais pas hasardé. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait du nom savant d'une plante ou d'un insecte pour botanistes ou entomologistes érudits. Et puis, j'ai appris qu'un séminaire européen franco-suédois, concernant l'éducation en vue d'un développement durable, allait se dérouler à Fouesnant dans un mois (du 24 au 26 mai). Du coup, mon attention s'est aiguisée et je m'en suis allé faire un tour du côté d'Internet. J'y ai appris que Comenius (1592-1670) était un théologien, philosophe et pédagogue tchèque et qu'il était considéré comme le père de l'éducation moderne. Un homme qui faisait de l'enseignement, une discipline de terrain. Ce serait d'ailleurs lui qui serait à l'origine du proverbe « C'est en forgeant qu'on devient forgeron ». Bref, un homme bien qui méritait que l'on donnât son nom à ces échanges d'expériences scolaires entre différents pays européens. Au fait, pourquoi Fouesnant, pourquoi Söderhamn, le partenaire suédois choisi pour cette opération ? Il se trouve que le Likès possède une propriété à Kermaout, du côté de la Mer Blanche et que les élèves en difficulté scolaire y ont créé un jardin de plantes médicinales avant de donner un coup de main pour l'élaboration du sentier côtier. Nul doute que Comenius aurait approuvé ces initiatives. Quant à Söderhamn, cette ville de 25000 habitants située à l'Est de la Suède, sur les bords du golfe de Botnie, dans la Baltique, c'est un couple suédois installé au Cap-Coz et originaire de cette cité possédant un archipel de quelque 500 îles qui l'a proposée. Bien des points communs, donc, avec le Pays Fouesnantais où les enfants sont aussi à l'école de la nature. Voilà. Ma curiosité étant satisfaite, il ne me restait plus qu'à savoir comment cela se préparait sur le terrain.

Mardi dernier, je me suis donc timidement installé au milieu d'un aréopage d'éminents représentants du Rectorat, de l'Enseignement Catholique, du Conseil général, de la Municipalité et j'en oublie. On allait apporter la touche finale aux différentes manifestations prévues dans le cadre de ces rencontres soutenues financièrement par l'Europe qui voit là une opportunité d'intégration citoyenne. L'entreprise était louable, la cause était noble et les acteurs conséquents. C'était sans compter sur les susceptibilités et les ego. Durant une heure, on discuta âprement, on tergiversa, on louvoya autour d'une question d'importance cruciale. Quels logos devait-on retenir pour orner le bas de l'affiche annonçant le séminaire ? Fallait-il réserver l'emblème identitaire aux seuls signataires de la convention ? Ne fallait-il pas y ajouter celui des partenaires engagés dans la démarche ? On ergota, on mégota, on chipota. Si l'on mesure les insatisfactions d'un homme à l'aune de ses silences, alors on peut dire que Roger Le Goff parut singulièrement agacé. La patience ayant ses limites, le maire de Fouesnant rappela que la première vertu d'une affiche était d'être lisible, surtout pour ceux qui circulent en voiture et qu'à vouloir trop montrer, on ne montrait rien. La docte assemblée convint alors que l'essentiel était, en effet, de renseigner le public sur les thèmes de ces rencontres (l'eau, les déchets) et décida dans une touchante unanimité qu'il était sage de n'utiliser aucun logo. On respira, on souffla, on se félicita d'une lucidité retrouvée. Quand je me levai, les professeurs qui attendaient depuis un moment dans le couloir entrèrent pour mettre en place les ateliers pédagogiques du séminaire. Courage, mes frères. L'Europe ne sera jamais un long fleuve tranquille. Même s'il doit se jeter dans les eaux apaisées du golfe de Botnie.

Jeudi, j'ai retrouvé l'ami Bernard sur le podium du Tour de Bretagne Cycliste, du côté du lycée de Bréhoulou où était jugée l'arrivée de la quatrième étape de l'épreuve. Soleil éclatant, ciel céruléen, rhododendrons en majesté, foule bigarrée : la ville avait mis son costume du dimanche pour accueillir le peloton des coureurs qui improvisait de fugitives ondulations bariolées, le long de la route de Beg-Meil, tandis qu'un accordéoniste, casquette vissée sur l'oreille, faisait valser les cœurs et ressuscitait l'aimable insouciance du temps passé. Bernard, c'est, bien sûr, Bernard Hinault, le plus grand champion cycliste français de tous les temps (avec Jacques Anquetil, évidemment). L'idole absolue de plusieurs générations d'amateurs de la petite reine. Une icône, comme on dit aujourd'hui. Vingt ans après avoir mis un terme à sa carrière, l'engouement qu'il suscite est toujours saisissant. Pour s'en convaincre, il suffisait de contempler les dizaines et dizaines de Fouesnantais qui, après l'arrivée, voulaient se faire prendre en photo près de lui. La vedette du jour, c'était bien Hinault et non l'un de ces valeureux coursiers, eût-il gagné l'étape, qui, du coup, se voyait rabaissé au rang d'anonyme besogneux. Je l'avais rencontré au début des années 90 quand, dans le cadre de sa reconversion, il avait monté un entrepôt de matériel de boulangerie dans la zone industrielle de Troyalac'h à Saint-Évarzec. Une expérience qui allait durer cinq ans. Nous avons donc pris l'habitude de nous revoir régulièrement. L'émotion qu'il créait quand il arrivait dans un endroit public était proprement fascinante. Nous eûmes bien des occasions de nous retrouver par la suite et, comme cette semaine à Fouesnant, j'appréciais l'homme disponible, simple, facile d'accès, nullement imbu de sa personne. La marque des grands champions.

Vendredi matin, sur la place de la Mairie. La température a chuté de plusieurs degrés mais l'ambiance est chaude autour du stand tenu par les cyclotouristes. Me remonte à la mémoire un autre souvenir de nos relations avec Bernard. C'était en 1997. Il nous avait invités, l'ami Jean-François et moi, ainsi que nos épouses, à venir assister à l'arrivée du Tour de l'Avenir dans le Gers. Je me souviens de notre perplexité quand, arrivés à Auch, nous ne vîmes nulle trace de festivités cyclistes. Après moult tentatives pour obtenir des renseignements, nous finîmes par arriver, aux marges de la ville, dans un improbable complexe sportif où le final de l'une des plus grandes courses par étapes françaises se déroulait dans une indifférence quasi générale. À Fouesnant, difficile d'ignorer la présence de la caravane. Peu à peu, la place centrale s'anime. Les badauds quittent le marché pour s'en venir flâner du côté des voitures officielles. Les passionnés ont laissé leur véhicule aux portes de la cité pour ne pas rater le départ que le maire donnera tout à l'heure quand résonneront les douze coups de la cloche de l'église. Bernard, suivi par une armada de caméras, se fait interviewer par Charles Biétry pour une émission télévisée. Les enfants ont des étoiles dans les yeux en suivant les évolutions des motos rutilantes de la garde présidentielle. C'est la fête au village. Et tout le reste n'a pas d'importance.

Le jour est grand, mes frères ! Vous l'avez sûrement appris par les gazettes locales. L'an prochain, si tout va bien, nous pourrons enfin emprunter le sentier côtier qui mène de la pointe du sémaphore à la cale de Beg-Meil et contempler ainsi pleinement les charmes de la baie de la Forêt. Vous n'êtes pas adeptes de la balade littorale ? Qu'importe ! Ne boudez pas votre plaisir. Le vieux serpent de mer qui agitait les eaux foresto-fouesnantaises, depuis trente ans, a été maîtrisé et le projet n'est plus en rade. La loi sera respectée et les privilèges seront définitivement abolis. Nous pourrons arpenter ces magnifiques propriétés dont l'accès nous était naguère refusé en éprouvant ce charmant frisson qui accompagne souvent la sensation de transgresser un interdit. Et puis, n'est-ce pas un délice de fin gourmet de jouir du spectacle de la gauche antilibérale et de la droite conservatrice unissant leurs applaudissements à la fin du conseil municipal pour célébrer l'adoption du nouveau tracé à l'unanimité des membres présents ? Un moment rare dont on entretiendra pieusement le souvenir pour apaiser nos bleus à l'âme quand la tempête soufflera, à nouveau, en rafales dans la salle des délibérations. Ne soyons pas dupes, en effet. La défiance reste de mise et la vigilance de circonstance. À l'heure des explications de vote, on ne s'est guère décerné de satisfecit (à l'exception notable de Catherine Le Floch rendant un hommage appuyé au maire, mais il est vrai que la centriste n'a jamais fait de ce dossier un cheval de bataille). On s'est surtout attaché à s'octroyer des lauriers, à tirer la couverture à soi et à revendiquer une contribution décisive dans les grandes manœuvres qui ont permis ce dénouement heureux. Une issue qu'on n'attendait plus depuis que le préfet, à la fin de l'an dernier, avait retoqué, au nom « de l'absence de consensus », un projet qu'il avait pourtant lui-même élaboré en compagnie du maire, Roger Le Goff.

Mais, au fait, il était où le préfet, cette fois ? Curieux que personne n'ait noté l'effacement du représentant de l'État. Rappelez-vous son omniprésence, l'an passé. Par deux fois, il était venu devant les élus présenter un dossier dont, manifestement, il avait fait une priorité personnelle. Il avait rencontré les associations, avait écouté leurs doléances, avait promis de « sortir par le haut » de cet invraisemblable imbroglio avant, donc, de dégager en touche à la mi-décembre. Depuis ? Depuis plus rien. Étonnant, non ? Jouons de l'oxymore. Comme il est des silences assourdissants, il existe des absences envahissantes. Je l'ai écrit : j'ai tendance à penser, avec les Verts, qu'à la Préfecture, on gardait la « patate chaude » pour le successeur de Pascal Mailhos. Et j'avoue que j'ai du mal à croire à la fable que Roger Le Goff nous a servi, mardi soir, et qu'on pourrait intituler « Le Maire et le bâton de pèlerin ». Ainsi, le préfet l'aurait missionné pour s'en aller négocier, à nouveau, avec les riches riverains récalcitrants. Moi, je veux bien. Mais le préfet ne nous a pas habitués à des excès de discrétion. D'ailleurs, dans un lapsus (volontaire ou pas ?), Roger Le Goff a confirmé qu'il n'avait pas eu besoin des services de l'État pour mener à bien des transactions sur un dossier qui était pourtant de leur ressort (servitude de passage des piétons le long du littoral). Alors ? Alors, on peut concevoir que si le préfet avait été agacé voire mortifié de son échec, le maire de Fouesnant qui avait engagé sa crédibilité dans ce dossier a puisé, dans l'adversité, une volonté farouche d'arriver à ce consensus dont il avait toujours rêvé. Dût-il, pour cela, se passer des services préfectoraux et signer un contrat de confiance avec des propriétaires arc-boutés sur des passe-droits d'un autre temps. Et maintenant ? Après l'enquête publique et une ultime délibération du conseil municipal, l'approbation du tracé modifié devra se faire par arrêté préfectoral. La balle sera, de nouveau, dans le camp de Pascal Mailhos... ou de son successeur.

Je ne vous entretiens pas souvent des spectacles de variétés qui se déroulent à l'Archipel. Peut-être, est-ce, d'ailleurs, parce qu'ils ne sont pas très nombreux. Le genre, il faut le dire, est parfois connoté péjorativement. Encore faudrait-il s'entendre sur ce qu'est un « artiste de variété ». En général, il s'agit d'un chanteur populaire qui interprète son répertoire avec plus ou moins de bonheur. Le talent ne se décreète pas mais il s'affirme. Alors, je fais une exception car Guy Marchand est un artiste exceptionnel. Il a enthousiasmé le public du Centre des Arts et des Congrès, vendredi dernier. Certes, on ne le voit plus beaucoup à la télévision mais, à l'heure où y règnent les talents frelatés et les gloires éphémères, c'est plutôt un bon signe. Avant le spectacle, nous nous sommes retrouvés à l'Hôtel de la Pointe de Moustierlin. Foulard négligemment noué autour du cou, le « latin lover » à la voix de velours, l'homme qui, il n'y a pas si longtemps, « murmurait à l'oreille des femmes » assume ses 70 ans passés, avec une lucidité amusée et un humour distancié. La silhouette longiligne est toujours irréprochable : « Quand on est marié avec une femme qui a trente-cinq ans de moins que soi, la moindre des politesses est d'avoir le ventre plat ». Quarante-cinq ans, déjà, que Guy Marchand imposa, au cœur de l'été 65, « La passionata ». Une chanson-culte composée lors d'un séjour à la Légion étrangère, cinq ans plus tôt, durant son service militaire. Elle le propulsa sur le devant de la scène. « On n'est jamais à l'abri d'un triomphe ». Depuis, l'artiste a rarement disparu de notre vie, cultivant l'art de l'éclectisme, excellent dans les seconds rôles au cinéma, incarnant, pour l'éternité, Nestor Burma, sur le petit écran, découvrant les plaisirs de l'écriture, à l'automne de la vie, et oubliant de succomber à l'ivresse des hit-parades pour mieux s'épanouir dans l'univers incandescent du blues et du jazz.

Donc, vendredi soir, on a pu savourer les instants rares d'un artiste qui a su se donner le confort immensurable de n'avoir pas à céder aux diktats du moment. S'éclaircit alors les propos de Baudelaire qu'il distille dans la lumière de Moustierlin : « Aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle ». Peu de tubes, par conséquent, sur la scène de l'Archipel, mais beaucoup d'airs connus. Guy Marchand, avec une nonchalance distinguée, revisite les standards de Louis Prima ou de Nat King Cole, étire un blues, ébauche un mambo et puis, grand seigneur, s'efface devant de flamboyants instrumentistes dont il se dit, par modestie ou par coquetterie, l'humble accompagnateur. Durant deux heures, la salle comble est sous le charme d'un chanteur hors norme, de musiciens hors pair. La magie fonctionne parce que nous ne sommes que quatre cents inconditionnels. Guy Marchand n'en réclame pas beaucoup plus. On ne communique que dans la ferveur et la complicité s'accommode mal des larges espaces. Une nouvelle fois, le choix, par les élus, de cette structure adaptée à l'accueil d'artistes qui ignorent les modes mais fédèrent les publics se révèle pertinent. Avant Guy Marchand, Pierre Perret, Alain Chamfort, Vincent Delerm avaient, tour à tour, fait triompher la variété à l'Archipel devant un auditoire tout acquis à leur cause. Cette fois, encore, nous avons fait le plein de bonheur. Par les temps qui courent, ce n'est pas à négliger. Vivement l'année prochaine.

Le Centre des arts et des congrès, au-delà de sa vocation à accueillir des troupes de théâtre, des concerts, des conférences, des ballets, des récitals dans sa superbe salle de spectacles ou rassembler tous les bibliophiles et mélomanes au cœur de la jungle des livres et des disques de la médiathèque, peut-il servir d'écrin à des expositions picturales de haute tenue et recevoir des plasticiens d'heureuse renommée ? Ou bien, faute d'espaces bien définis, ne fait-on pas appel à des peintres de talent pour valoriser un Archipel constellé de toiles quand sonne l'heure des grands rendez-vous artistiques ? La (double) question mérite d'être posée alors que, après Robert Zytynski et Zaza Minssen, Jacques Godin, artiste de prestige (il expose notamment à New-York) ne rencontre, depuis son vernissage, qu'un intérêt poli de la part des visiteurs. Et pourtant, cette exposition présente la singularité d'avoir été, en grande partie, conçue et réalisée pour l'Archipel. D'où, peut-être, l'ambiguïté. En découvrant le vaste vaisseau de culture fouesnantais, Godin a été séduit par les larges surfaces offertes au regard du public. Il a voulu se mesurer à ces amples espaces lumineux en les habillant de grands formats qui célèbrent les beautés de notre cadre de vie. Durant plusieurs mois, il s'est, ainsi, immergé dans le secret des marais de Mouterlin pour s'imprégner de l'atmosphère, ineffablement familière mais définitivement secrète, du sanctuaire naturel fouesnantais. Godin pouvait alors, en son atelier, faire bruisser les roseaux et miroiter l'entrelacs des canaux.

L'artiste, on vient de le dire, est un peintre d'atmosphère, et lorsqu'il s'installe dans ce monde incertain d'arbres et d'eau, il évacue toute anecdote, tout pittoresque, pour retranscrire la vérité profonde des lieux. Le silence envahit alors les grandes toiles d'ombre et de lumière. Point de rumeurs, point de mouvements. L'enchevêtrement des grosses branches nous laisse pénétrer dans l'intimité du polder qui, soudain, prend des allures de mangrove louisianaise. Les cours d'eau s'écoulent paisiblement et prêtent leur surface au jeu fascinant des miroitements et des reflets. Au loin, l'architecture frémissante des grands arbres annonce les grondements de l'océan. Nous entrons dans la seconde partie de son exposition. Le peintre renoue avec ses racines bigoudènes et le milieu des marins. S'inspirant des prises de vues de Jacques de Thézac, le célèbre fondateur des Abris, il traque les pêcheurs du passé dans leur quotidien : on remaille les filets, on fait du sport, on discute ou on se dispute. La démarche artistique est autre. Le réalisme photographique est revisité. Les sujets sont déstructurés, les espaces morcelés. L'énigme s'installe au sein même de la toile. La silhouette tutélaire des marins en ombre chinoise règne, massive, sur un monde qu'on croirait immuable. Et puis, l'équivoque s'installe, les couleurs chantent. Ce jeune enfant, n'est-ce pas Narcisse se contemplant dans le miroir de la mare ? Ce solide pêcheur au bérêt vissé sur le sommet du crâne, n'est-ce pas un toréador s'appropriant à rentrer dans l'arène andalouse ? Et ces corps imbriqués et bariolés, ne traduisent-ils pas la fiévreuse agitation d'une scène de vie africaine ? Godin ou les vertiges de la métamorphose. L'artiste nous invite à l'accompagner dans ses voyages au bout de la rêverie. Cela vaut assurément mieux qu'un simple regard distrait.

En découvrant, mercredi soir, une grande salle de l'Archipel pratiquement vide, je me suis dit que j'avais dû rater un épisode. Absent depuis une quinzaine de jours du Pays Fouesnantais, j'avais parcouru, de manière cursive, il est vrai, la pile de journaux qui encombrait mon bureau et j'avais noté que les ordures ménagères étaient, à nouveau, sur la place publique. Je m'attendais donc à ce que la table ronde organisée sur la gestion durable des déchets, dans le cadre du séminaire franco-suédois « Comenius Regio », remplisse le Centre des congrès. La salle, je l'ai dit, était quasiment déserte. D'où ma perplexité. En fait, j'exagère. Nous étions une trentaine à écouter quatre intervenants qui, chacun dans son domaine (Communauté de communes, Eco-Emballage, Centre de tri, entreprise industrielle), maîtrisaient parfaitement leur sujet. Et comme les échanges qui s'en suivirent avec le public furent globalement pertinents, il faut convenir que les absents, encore une fois, ont eu tort. Mais on sait depuis belle lurette que les ordures ne constituent pas un thème mobilisateur. Elles connotent la saleté, les mauvaises odeurs, voire le gaspillage, et nous renvoient, au fil d'improbables amoncellements, l'image de nos impérities et de nos laisser-aller. Un argument à décharge, si j'ose dire, pour ceux qui, longtemps, se sont voilé la face et pincé le nez. Jusqu'à ce que l'accumulation des détritiques mette en danger notre environnement immédiat. Aujourd'hui, on maîtrise, bien sûr, leur collecte mais c'est notre porte-monnaie qui est agressé. Dans le Pays Fouesnantais, cela fait des décennies que la Communauté de communes considérant, avec Swift, que « nécessité est mère d'industrie », en clair, que sous la contrainte, il faut savoir faire preuve d'imagination, a réagi avec la mise en place de la collecte sélective. Le ramassage des papiers et des journaux, par exemple, fait un carton et, chaque année, plusieurs milliers de tonnes d'emballages échappent à l'incinération. Un soulagement évident pour nos finances. Le recyclage est plus que jamais à l'ordre du jour et le tri est l'objet de toutes les attentions car on peut faire mieux.

Mercredi soir, on a ainsi beaucoup parlé de la redevance incitative qui, dans un proche avenir, va bousculer nos habitudes au quotidien. D'abord, nous devons posséder nos deux bacs. Finis les sacs jaunes. Il faut prendre soin des TMS (Troubles musculo-squelettiques) du personnel. Et puis, surtout, moins on sortira le bac gris d'ordures ménagères, moins la facture sera élevée. Une véritable réforme dont le double objectif est évident : diminuer le volume de déchets qui s'en va à l'incinération et encourager de nouveaux modes de consommation et de comportement (achats malins, stop publicité, composteur individuel, choix judicieux des essences de jardin...). Et, évidemment, pas question de succomber à la tentation de mettre ses ordures dans la poubelle du voisin ou de les déposer sur le trottoir. La vigilance des services pourra amener l'intervention de la police municipale. Il se dit que l'anonymat des auteurs de gestes incivils ne résiste pas face à une étude approfondie du contenu du sachet. Voilà de quoi on a parlé, entre autre, mercredi soir. C'était passionnant parce que l'univers des déchets éclaire bien des facettes de notre personnalité alors qu'à l'opposé, le monde de strass et de paillettes qui prétend la mettre en lumière, songe surtout à l'occulter. Un dernier commentaire pour encourager le public à ne pas rater les prochaines réunions. En rentrant chez moi, j'ai éprouvé la délicieuse sensation d'être un rien plus intelligent grâce à la fréquentation de gens compétents. Ainsi, j'ai compris pourquoi il était plus juste de payer une redevance et non pas de se faire imposer une taxe comme dans la grande majorité des communes. Cela m'échappait complètement jusqu'à présent. Je vous en reparlerai.

La navigation était paisible, mardi soir, dans la salle des délibérations du conseil municipal. Point de tangage, point de roulis, point d'écueils à éviter dans le flot des questions inscrites à l'ordre du jour. Et pourtant, Joël Chandelier n'avait plus un poil de sec lorsque le maire s'empara du dossier du parrainage d'une unité de la Marine nationale par la ville de Fouesnant. La Marine nationale, Joël connaît. C'est un ancien de la maison. Normal, donc, qu'il soit le correspondant défense de la commune. Normal, aussi, qu'il ait été à la manœuvre dans cette nouvelle opération. C'est lui qui a piloté le projet jusqu'au sanctuaire de l'État-Major de la Marine à Paris où il a côtoyé les étoiles, celles des amiraux, bien sûr. Pas question, en effet, de naviguer à vue dans ce dossier. Il fallait, non seulement, l'accord de l'État-Major mais également celui de l'association des villes-marraines (elles seraient 150) et, last but not least, comme disent nos amis anglais, une délibération à l'unanimité des élus fouesnantais, cela pour préserver le principe essentiel de neutralité des militaires. Quand on sait que le vaisseau municipal a une propension marquée à voguer en eaux agitées, on comprend aisément que l'ami Joël ait éprouvé quelques vertiges à l'heure de la décision. Mais ses craintes se sont révélées infondées. À bâbord (gauche), comme à tribord (droite), tout le conseil a ramé dans le même sens. Et voilà donc la ville de Fouesnant, marraine du bateau-école la « Panthère », un navire de 42 m de long, 9 m de large, jaugeant 300 tonneaux, chargé de former les élèves de l'École navale, futurs officiers de la Marine nationale.

Mais, comme disait Molière, qu'allions-nous faire dans cette galère ? Si le projet a eu le vent en poupe, c'est qu'il s'agissait, on l'a dit, d'un bateau-école. Et l'aspect pédagogique de ce partenariat n'a pas laissé les élus insensibles. Les enfants des établissements fouesnantais seront reçus à bord par le commandant (qui change tous les ans), par la dizaine d'officiers marinières et les douze futurs pachas de la Marine nationale. Les élus de tous bords auront le droit à une petite virée en mer. Et puis, une délégation de l'équipage participera à toutes les manifestations patriotiques fouesnantaises. On comprend pourquoi Rodez à qui Fouesnant succède n'a montré que peu d'empressement pour continuer le parrainage. Les expéditions marines dans l'Aveyron en Midi-Pyrénées ne devaient pas être de tout repos. En tout cas, dès l'an prochain, la « Panthère » viendra mouiller dans les eaux de la baie de La Forêt à l'occasion de la Fête de la Mer à Beg-Meil. Peut-être y verra-t-on les « Cols bleus » en goguette, se promenant avec la « Panthère rose » en peluche, mascotte du navire (La « Panthère noire » est réservée au carré des officiers). Didier Sancéau, conseiller municipal, qui fut officier en second sur ce navire, se souvient de lui avoir fait visiter, lors de soirs animés, des endroits improbables dans les ports d'Amsterdam, Brême ou Hambourg. Sans doute verra-t-on, aussi, la silhouette du bateau du côté des Glénan qui jouissent d'un immense prestige dans les salles de l'État-Major. Son lagon et son sable blanc sont en passe d'y devenir mythiques. Quand viendra le temps du pardon, à Saint-Nicolas, il hantera les abords incertains de l'archipel. Pourvu qu'il ne talonne pas une roche comme, il y a deux cents ans, « Le Fougueux », son glorieux prédécesseur de la « Royale ». S'échouer sur un banc de sable pour un navire-école, ce serait le pompon !

Je n'en croyais pas mes oreilles. Et pourtant, je l'ai bien entendu au « 20 heures », à l'heure sacrée de la météo. « Ils » l'ont dit sans ironie aucune : « Bonne nouvelle : il va enfin pleuvoir sur la Bretagne ». Une phrase insensée, à inscrire dans les annales vu que, fidèle au rendez-vous télévisé, je ne m'étais pas vraiment rendu compte qu'il avait cessé de pleuvoir sur la pointe finistérienne. Remarquez, dans la foulée, on a annoncé le retour du soleil dans le Sud. On ne nous avait pas trop dit qu'il était parti. Dans le Pays Fouesnantais où l'économie touristique est tout de même quelque peu conditionnée par une météo clémente, il y a belle lurette que l'on s'émeut de ces prévisions apocalyptiques qui sapent le moral des professionnels ou de ces commentaires convenus lors des reportages arrosés (« On se croirait en Bretagne ») qui réduisent à néant, en quelques secondes, toute une campagne de promotion du pays. Ne soyons pas de mauvaise foi : les trois derniers étés ne plaident pas pour nous. Aussi, faut-il nous réjouir du week-end de rêve que nous venons de connaître à l'occasion de l'Ascension. Du ciel bleu comme s'il en pleuvait, un littoral ensoleillé pris d'assaut par les gens du cru, bien sûr, mais aussi par les Anglais (ce sont les vacances en Grande-Bretagne) et les visiteurs du Grand Ouest, des structures d'accueil qui, pour nombre d'entre elles, affichaient complet et multipliaient les réservations pour l'été prochain. Ces quatre jours de bonheur sont apparus comme une parenthèse enchantée au cœur de la morosité du quotidien. Cela méritait confirmation sur le terrain.

À l'Office municipal de tourisme où l'on met la dernière main au nouveau format « tabloïd » (facile à mettre dans un sac de plage) qui déclinera les atouts de la station en 40 000 exemplaires, on ne boude pas son plaisir. Les centaines de visiteurs qui s'y sont succédé n'ont pas tari d'éloges sur une région que la plupart découvraient et s'en sont allés avec une documentation fournie. Promesses de lendemains qui chantent ? Voire. À l'OMT, on a appris à être prudent. On y sait pertinemment que les gens choisissent, de plus en plus, la destination de leurs vacances à la dernière minute et qu'ils se déterminent en fonction de la situation économique-socio-politique (les Pays du Maghreb, la Grèce, l'Égypte, et, dans une moindre mesure, l'Espagne et le Portugal l'apprennent à leurs dépens) mais aussi des informations météorologiques cueillies à l'heure de la décision (retour à la case départ). Pas d'emballlement incongru, donc. Tout au plus, les touristes auront-ils appris que, même en Bretagne, on peut se voir conseiller d'aller chercher ailleurs si l'on n'a pas pris la précaution élémentaire de réserver. C'est ce qui pourrait se passer, cet été, à « l'Atlantique », par exemple. Le vaisseau-amiral de l'hôtellerie de plein air fouesnantaise (15 campings), durant l'Ascension, a accueilli 1 400 personnes, chaque jour. Un véritable village dans la ville avec sa piscine couverte, ses espaces de bien-être, son animation pour les enfants, son snack, ses plats à emporter, son épicerie, son mini-golf, son bar... Avec aussi, à la clef, trente emplois (quarante-cinq en été). Une réalité économique à ne pas négliger. Et comme, du « Belle-Vue » du Cap-Coz à la « Pointe » de Moustierlin, les hôtels du bord de mer (il reste huit hôtels à Fouesnant) n'avaient plus une chambre de libre, on comprend que le moral, lui aussi, est au beau fixe chez les professionnels de la station. Pour être sûr que l'essai sera transformé, il ne reste plus qu'à croiser les doigts, guetter le ciel et surveiller les prophéties météorologiques de nos grands-prêtres cathodiques.

« C'est du brutal » comme dirait Raoul Volfoni, alias Bernard Blier, dans la scène cultissime de la cuisine des « Tontons flingueurs ». Quand vous venez de Moustierlin et que vous débouchez, paisiblement, sur le rond-point de Kerambas, vous êtes désormais accueillis par une rafale de sentences, d'exclamations, d'interrogations qui se font écho de bidon en bidon. Eh oui ! L'été approche et, n'en déplaise à leurs irréductibles détracteurs, les bidons sont de retour. En rose, en blanc, en jaune, en vert, en bleu... et en rangs serrés. Donc, dès mon entrée sur le giratoire, mon bon sens a été inopinément agressé par les premiers mots qui me sont tombés sous les yeux. « Oh ! Un champ de Marguerite ». Vaguement agacé par la double faute d'orthographe que je croyais y discerner, je me suis dit qu'il s'agissait d'une nouvelle provocation surréaliste (rappelez-vous le tableau de Magritte, « Ceci n'est pas une pipe »), vu qu'au pied des tonneaux s'épanouissait un magnifique parterre de verveines rouges. Je me suis donc accordé un tour supplémentaire de réflexion. Et, soudain, tout s'est éclairci dans mon esprit embrumé. Il y avait là des citations qui ne trompaient pas : « Tu me fends le cœur », « T'as de beaux yeux, tu sais », « Moi j'ai dit bizarre, comme c'est bizarre ». Et puis, le superbe désenchantement allitératif de Bourvil dans « La grande vadrouille » : « Il n'y a pas d'hélice, hélas, c'est là qu'est l'os ». Mais oui, bien sûr, il s'agissait d'un florilège de célèbres répliques de films tout aussi célèbres. Pour accueillir les estivants, Jean-Pierre Gadiollet, le grand maître des espaces verts fousnantais, s'est fait son cinéma. Au fait, et « le champ de Marguerite » dans tout cela ? Fernandel, évidemment. Pour s'échapper d'Allemagne durant la guerre, il se fait accompagner d'une vache qui répond au doux prénom de « Marguerite ». Il la perd et la retrouve au milieu d'un troupeau. « Oh ! Un champ de Marguerite » s'émerveille-t-il. Délicieuse candeur du prisonnier, teintée d'humour bucolique. Pas question de vous donner le titre du film même si tout le monde le connaît. Comme pour les dix-neuf autres réparties inscrites sur les tonneaux, il faudra être capable d'en déterminer l'origine pour avoir une chance d'obtenir une récompense auprès de l'Office de tourisme qui organise un petit jeu afin d'agrémenter le séjour des estivants.

C'est en me dirigeant vers la route de Quimper, quelques instants plus tard, que j'ai éprouvé mon second choc. Au centre du rond-point de Ker Elo-Haut, deux géants dressent leur verticalité bariolée au-dessus du flot des voitures qui en ralentissent de saisissement. Pas facile, en effet, de conduire, la tête en l'air. Et pourtant, ils ne manquent pas d'allure ces géants (sept mètres de haut) nés de la fantaisie végétale de troncs de platanes et de l'imagination débridée de l'équipe des espaces verts, en général, et du dessinateur Michel Méron, en particulier. Avec leurs marinières framboise et blanche à rayures bleues, le grand frère et la petite sœur qui s'en vont à la pêche sont tout de même plus élégants que les joueurs de l'équipe de France de football. En tout cas, les visiteurs de l'été ne les oublieront sans doute pas. C'est d'ailleurs le but recherché par Jean-Pierre Gadiollet qui, au milieu des fleurs et des plates-bandes, veut créer la surprise et susciter l'intérêt. Une façon de marquer le séjour des vacanciers. Attention, cependant. Les automobilistes, ébaubis, tout à leur admiration, devront se méfier des sorties de route et éviter d'aller dans les décors. Histoire de ne pas ramener à la maison d'autres souvenirs de tonneaux fousnantais.

Je ne suis pas un inconditionnel du culte célébrationnel et suis souvent infidèle au rendez-vous des cérémonies patriotiques. Pourtant, samedi dernier, j'ai emboîté le pas de ceux qui, en cortège, se rendaient au Monument aux morts de la place de l'Église. On y commémorait, en ce 18 juin, l'appel historique du Général de Gaulle, en 1940, à refuser la défaite et à poursuivre le combat contre l'ennemi. La France était asservie par la force brutale et De Gaulle était celui qui disait non à la honte du déshonneur et à la fatalité de l'humiliation. Il allait « entretenir l'espoir et prendre en main le destin de la France, entraînant dans son sillage tous ceux qui, épris de justice et de liberté eurent le courage, au péril de leur vie, de relever la tête et de poursuivre le combat ». C'est ce que disait le message ministériel qu'on lit traditionnellement à cette occasion. Mais, en cette journée de grisaille, le vent emporta le flot des paroles et je me concentrai sur la sculpture de la mère fouesnantaise affligée qui orne le Monument. À coup sûr, l'une des représentations les plus émouvantes qui soient. Ici, point d'emblèmes guerriers, casques, épées, point de symboles des vertus civiques ou militaires, palmes, couronnes de lauriers, point de soldats à l'allure belliqueuse. Rien qu'une humble paysanne en costume de deuil, accablée de douleur, prostrée dans la résignation et dans la prière. Une maman qui a perdu ses enfants à la guerre et dont la silhouette de granit semble écrasée par une chape de tristesse et de souffrance retenue. Éternelle affliction des mères outragées quand leurs enfants sont fauchés dans la fleur de leur jeunesse. La lecture d'Yvonne Nicolas de « Foën Izella » nous apprend que, blessés dans les assauts et agonisant entre les lignes de défense, les malheureux appelaient leur mère dans leur langue maternelle, lors du premier conflit mondial : « Mamm, Mamm, saveted ennom... Sicouret ennom » (Maman, maman, sauvez-moi... Secourez-moi). Toute l'horreur de la guerre, toute la détresse humaine condensée en quelques mots si dérisoires et si profonds. Une détresse que le sculpteur René Quillivic sut exprimer de manière magistrale, en 1922, en représentant Marie-Jeanne Nézet dont trois enfants étaient restés sur les champs de bataille.

Je repensais à Marie-Jeanne, à la monstrosité de tous les conflits, à l'offense à la dignité humaine qu'ils constituent (« Quelle connerie la guerre » écrivait Prévert) en rencontrant, cette semaine, quelques élèves du collège Saint-Joseph. Comme chaque année, ils ont participé au concours national de la Résistance et de la Déportation. Comme chaque année, ils se sont distingués. Les jeunes ont travaillé sur la répression de la Résistance et les exactions nazies en France. Ils ont écouté les témoignages des résistants. Les derniers. « Pour ce qu'ils ont fait, on ne peut se permettre de les oublier » écrivent Luigi et ses amis. Désormais, ce sont eux les gardiens de mémoire. Il leur appartient de tenir le flambeau de la vigilance. Je fais partie de ceux qui n'ont jamais connu de guerre sur le territoire métropolitain. Est-ce une raison pour baisser la garde? D'inquiétantes rumeurs nous parviennent de contrées de moins en moins éloignées des nôtres. Les fanatismes ont pignon sur rue. Le chômage s'inscrit dans la durée. La misère s'installe. Les jeunes sans avenir ne se font plus d'illusions (« Le désespoir est mobilisateur » disait Balavoine au candidat Mitterrand en 1980). Et, déjà, on désigne les boucs-émissaires : l'Europe (heureusement qu'elle est là malgré ses faiblesses), les Immigrés, l'Autre... Hitler aussi avait les siens et il était pourtant arrivé démocratiquement au pouvoir sur fond de crise économique. Se souvenir de Bertolt Brecht : « Le ventre est encore fécond, d'où surgit la bête immonde ». L'oublier serait prendre le risque de voir beaucoup de « Marie-Jeanne » ployer la tête et pleurer en silence.

Vertige et ambiguïté des technologies modernes en matière de communication. C'est dans la crypte de la cathédrale Saint-Bavon de Gand, en Belgique, où j'étais encore sous le choc esthétique suscité par la contemplation du polyptyque de l'Agneau mystique de Jan Van Eyck, œuvre majeure de la peinture occidentale, que j'ai été rattrapé par les ordures ménagères du Pays Fouesnantais. Il y a des façons moins brutales de redescendre sur terre. Mais, bon. Le téléphone portable n'est pas connu pour avoir des états d'âme. Donc, à la Communauté de communes, on me demandait si j'avais l'intention de consacrer mon rendez-vous du samedi à la redevance incitative concernant la collecte sélective des déchets, vu le succès populaire de la dernière réunion publique d'information : 450 personnes, mardi, dans la salle comble de l'Archipel et 50 personnes contraintes de retourner chez elles, faute de places. Il est évident qu'aucune sélection n'avait été établie à l'entrée. J'étais quelque peu perplexe car, cette redevance incitative, nous en avions déjà parlé, il y a un peu plus d'un mois (voir « La réforme du bac » du 28 mai). Rappelons donc qu'à partir de 2013, c'est le nombre de ramassage de poubelles dans l'année (comptabilisé par les capteurs des camions reliés à une puce électronique installée sur le bac) qui rentrera dans le calcul de la redevance dite incitative puisqu'elle encouragera à produire moins de déchets. Moins on mettra son bac sur le trottoir, moins on paiera. Avouons-le. Il y a là une certaine logique. En tout cas, cela paraît moins approximatif que le critère de la consommation d'eau qui était retenu auparavant pour la redevance. Moins vous prenez de douches, moins vous payez pour le ramassage de vos déchets. Un raisonnement par l'absurde, bien sûr, mais qui marque les limites d'un principe que l'on a depuis abandonné. Reste que cela était moins arbitraire qu'une taxe imposée en fonction de la valeur locative de l'habitation et cela quels que soient le nombre d'habitants et la production d'ordures ménagères. C'est la solution retenue pourtant dans 90 % des villes françaises. Les responsables de la Communauté ne cessent de le répéter : de la collecte sélective (tri des déchets) à la redevance incitative (diminution des déchets), le Pays Fouesnantais veut faire la course en tête en matière d'innovation écologique. La population est-elle prête à suivre ?

Pour m'en rendre compte, ayant raté le rendez-vous de Fouesnant, je me suis rendu à la session de rattrapage, jeudi soir, à la Forêt-Fouesnant. Premier constat : les capitaines de route, en l'occurrence, le régional de l'étape, Raymond Pérès, et ses collègues maires mouillent leur maillot et accompagnent les efforts du patron du peloton, Roger Le Goff. Est-ce à dire que, derrière, tout le monde suit, le nez dans le guidon ? Voire. Ils sont nombreux ceux qui estiment avoir déjà fait leur part d'efforts : et un tri dûment assuré par ci, et un composteur consciencieusement installé dans le jardin pour diminuer le poids de la poubelle par là. Alors, prendre, encore, un nouveau relais ? Ils préféreraient se mettre en roue libre et conserver l'allure de croisière. D'autres ont carrément mis les mains sur les freins. Les objections fusent. Diminuer les emballages ? On cherche les magasins qui vendent en vrac. Sortir les bacs toutes les semaines ? Bonjour, la note à la fin de l'année. Les sortir une fois toutes les trois semaines comme conseillé ? On espère que le personnel de ramassage aura le nez bouché aux beaux jours. Le bac ouvert à toutes les tentations sur le trottoir ? C'est la certitude de voir le voisin indélicat y déposer ses ordures pour mieux s'en laver les mains à l'heure de la facture. Impossibilité, insolvabilité, insalubrité, incivilité. Voilà les quatre vices rédhibitoires d'une réforme que contestent les chevaliers de la pédale douce. Pas de quoi déstabiliser les ténors de la Communauté qui veulent susciter l'adhésion des masses en rappelant que c'est dans les passages pavés, aux multiples pièges surnois, qu'émergent ceux qui lèvent les bras en vainqueur, au bout de la ligne droite finale. En clair, pas question de céder à la tentation de l'abandon après avoir fourni tant d'efforts depuis le départ (collecte sélective en 1995). Ou l'on avance ensemble, ou l'addition sera encore plus salée, pour nous, à l'arrivée. On fera les comptes en 2014. « Chaque civilisation a les ordures qu'elle mérite » écrit Georges Duhamel.

C'est l'histoire d'une bande de copains de Moustierlin. Des « quadras » qui trouvaient que la folle énergie d'une jeunesse encore assumée et la propension à improviser des voyages de déraison jusqu'au bout de la nuit n'étaient plus guère mises à contribution lorsque s'achevait la fête annuelle de l'école de leurs rejetons. Bien sûr, à la Pointe, on peut trinquer dans l'estaminet de Jean-Yves, remettre une tournée chez Jean-Louis ou se sustenter les tissus dans l'auberge de Gwénola. Mais, ça ne remplit pas une année. Du moins, si on veut garder une silhouette de jeune homme au moment d'aborder la cinquantaine rugissante ou si on entend affronter dignement les vents mauvais de l'océan tout proche où les Moustierlinois viennent noyer leur spleen quand s'achève le tumulte de l'été. Donc, il y a 8 ans, ces parents d'élèves, aujourd'hui exemplaires, décidèrent de retomber en enfance et de revendiquer cette part de cancre qui sommeille en chacun d'entre nous et peut, à tout moment, déstabiliser n'importe quel quidam en quête de respectabilité: il y aurait du « reuz » dans le bocage. Pour parler en français, ça allait balancer sous les pommiers. On devra d'ailleurs avoir recours, à nouveau, à une traduction simultanée pour pouvoir saisir toutes les subtilités de cette saga rustique. Après une longue nuit de réflexion, on convint qu'il était urgent de créer un festival et qu'il était pertinent, à l'heure de passer sur les fonts baptismaux, de le populariser sous le nom de « Festidreuz ». Un improbable néologisme celtique qui nécessite un nouveau recours au lexique. « Dreuz », en breton, signifie « de travers ». On sait depuis La Palisse que tout ce qui va de travers ne marche pas droit. On pouvait donc être rassuré: l'esprit potache était bien là, le sens de l'autodérision, aussi. Cela n'empêcha pas les Frères Morvan, Louise Ebré, Les Goristes et une petite jeune, Nolwenn Korbell, d'attirer quelques centaines de personnes dans les tréfonds de Kerler en 2004. L'aventure pouvait débuter; ce week-end (samedi et dimanche), elle continue.

Ne nous perdons pas en chemin. Depuis belle lurette, « Festidreuz » s'est installé à Kerbader. Chaque année, quand débute l'été, « le » lieu mythique de Fouesnant voit affluer sur son vaste pré, une tribu composite et bigarrée aux rangs toujours plus serrés et aux mœurs étranges: les « dreuziques ». Dans l'enceinte qui leur est réservée, l'euro n'a pas cours. Le « dreuz » est la seule monnaie reconnue pendant les deux jours de festival. On s'en sert pour payer la grillade proposée par « Mac Dreuz », la crêpe dégustée à « Krampouzdreuz ». Pour la petite soif, il faudra se rendre à la taverne sobrement baptisée « Ty Lich ». Allez savoir pourquoi. Et puis, bien sûr, les « Dreuziques » s'installent pour écouter de la musique, du moins si le temps le permet, car une sombre malédiction semble poursuivre le « Dreuz » coupable, peut-être, de narguer les dieux du ciel avec ses fantaisies et ses pieds de nez. De toute façon, les organisateurs ont tranché: « Quand il pleut à Fouesnant, il pleut partout ». En tout cas, les mégastars ne se mouillent pas. Ici, on accueille les groupes, tendance française, de belle renommée et les artistes en devenir. Les anciens se souviennent avec émotion de « Mes souliers rouges », de « Chanson plus biflorée », de « Red Cardell et Dan Ar Braz » et, évidemment, de « Soldat Louis » qui, il y a deux ans, faillit périr électrocuté et dut battre en retraite au bout de la troisième chanson, tant il pleuvait des haliebardes sur les 6000 spectateurs présents. Ce fut, si l'on ose dire, un électrochoc pour le président, Alain Le Loupp, et ses amis. C'est donc une grande scène couverte qui accueillera, pour cette huitième édition, ce que d'aucuns considèrent comme la meilleure affiche du « Dreuz » depuis sa création. Bertignac réveillera des nostalgies incurables chez ceux qui ont brûlé leur jeunesse au son des riffs incandescentes de « Téléphone ». « Elmer Food Beat », toujours aussi déjanté, reprendra ses refrains sulfureux à la poésie hyperréaliste et « Brune », la petite jeune qui monte, fera sûrement rêver bien des post-adolescents. On n'oubliera pas de rendre visite au stand qui donne du « sens » au festival. Après avoir sensibilisé le public au cas des enfants leucémiques, aux problèmes de l'autisme, le « Dreuz » offrira une tribune à l'association « Rebondys 29 » car les « Dreuziques » ont le cœur aussi gros que leur entrain jubilatoire. D'ailleurs, ils ont prévenu: « Des effets secondaires de bonne humeur sont à prévoir les jours suivants. » Prière, donc, de ne pas s'inquiéter.

Nous sommes à la fin de 1995 et le vent souffle en rafales dans les pommiers du verger fouesnantais. Les élus sont sous pression et ça mousse du côté de la mairie, en ce mois de novembre. En jeu, l'avenir du cidre local. On ne plaisante pas, en effet, avec ce breuvage divin qui, dans le passé, inspira les poètes (« Ô cidre, ô liqueur d'or, septembrale purée / Qu'il faut boire en son temps, par l'hiver épurée; » s'extasia Frédéric Le Guyader dans « La chanson du cidre »), fit le bonheur des hommes (le barde Jos Parker est persuadé qu'après l'avoir bu « le sang coule plus chaud, dans des veines plus larges. ») et provoqua le malheur des femmes (« Ah que le Bon Dieu nous préserve des grandes années de pommes »). Alors, quand au milieu des années 90, l'Institut national des appellations d'origine (INAO) propose de créer une AOC (Appellation d'origine contrôlée) « Cidre de Cornouaille », recouvrant un territoire de 38 communes du Centre et du Sud-Finistère au sein desquelles se trouverait, bien entendu, Fouesnant, c'est la mobilisation générale. Une véritable querelle des anciens et des modernes. Les premiers s'étranglent et avalent de travers leur bolée. Quoi? On braderait cette « liqueur », ce « rayon de l'aurore »? On trahirait notre passé et notre patrimoine? On cautionnerait un cidre fait avec des pommes qui ne sont même pas du terroir? Les princes des vergers, les monarques du pressoir se figent dans l'indignation. Il surgit des citations définitives que l'on devrait inscrire en lettres d'or au fronton de l'édifice municipal: « Dieu créa la pomme, Fouesnant en fit du cidre. » D'accord, pour accepter le Pays Fouesnantais et une partie de Concarneau, mais pas question d'aller au-delà de la baie. Les « modernes », quant à eux, firent valoir que la nouvelle AOC apporterait, aussi, au verger fouesnantais qui s'essoufflait, une nouvelle vigueur et un supplément de notoriété. La séance du conseil municipal qui s'en suivit appartient à la légende de la futaie. Un millésime d'exception, un cru du meilleur tonneau. Ce furent de grands moments où l'on pataugea dans les jus jusqu'au cou(p). Les esprits s'échauffèrent, les raisons s'embrumèrent, les frontières politiques s'estompèrent. Finalement, la gorge sèche et l'œil humide, le maire mit au vote la zone géographique proposée à l'AOC qui englobait, non seulement Fouesnant, mais aussi Combrit, Plomelin, Concarneau, Ergué-Armel. Le ver était dans le fruit. Le cidre fouesnantais prenait l'eau. Une forte majorité donna son assentiment. Toute honte bue.

Pourquoi revenir plus de quinze ans en arrière, aujourd'hui? Pour deux raisons. D'abord, parce que ce week-end, ce sera le grand rendez-vous estival de la Fête des Pommiers et que, dans le cadre des festivités, se déroulera, samedi matin, l'incontournable « concours régional de cidre et jus de pommes des terroirs de Bretagne ». Un concours qui n'a plus de « régional » que le nom, ayant perdu toute sa superbe et beaucoup de sa crédibilité depuis que Quimper s'en est emparée pour faire mousser son festival annuel. Pour l'occasion, Fouesnant pourrait s'auréoler du titre mythique du polar de Chester Himes, « La reine des pommes », et laisser les « Fleurs de Pommier » s'en aller aux quatre coins de Cornouaille entretenir l'illusion de l'excellence du verger fouesnantais. Roger Le Goff qui, déjà en 1995, tentait de faire le tri parmi ces pommes de discorde semble avoir pris conscience de ce lent délitement. Et, c'est là la seconde raison de cette cure de souvenirs ambrés. Mardi soir, en effet, en fin de séance du conseil municipal, le maire a indiqué qu'une vaste réflexion était entamée autour de la pomme et du cidre à qui il convient de redonner leurs lettres de noblesse. Ces produits sont clairement identifiés comme spécificités du territoire fouesnantais. De multiples actions vont être menées pour que les pommiers s'épanouissent en majesté dans le bocage quand le vent de printemps fait voler des papillons blancs au cœur des vergers. Le cidre du cru pétillera ainsi dans le bol des estivants si friands d'authenticité locale. Cette culture, un rien escamotée, pour les uns, et totalement cannibalisée, pour les autres, les Fouesnantais voudraient se la réapproprier. Elle déboucherait (si l'on ose dire) sur une revendication qui nous ramènerait quinze ans en arrière: l'obtention d'une appellation AOC «Cidre de Fouesnant». Une façon de clamer haut et fort la précellence du breuvage de nos aïeux. Pas sûr qu'au sein de l'AOC « Cidre de Cornouaille », on n'avalé pas de travers, à son tour, en voyant les Fouesnantais se hausser du col et travailler, à nouveau, pour leur pomme.

Voilà. À la fin du dernier conseil, il y a moins de deux semaines, Roger Le Goff a sifflé l'heure de la sortie et les élus, comme les autres citoyens, peuvent désormais profiter de vacances bien méritées. Quel regard, un observateur attentif peut-il porter sur cette année de mi-mandat, ponctuée par les huit séances qui se sont déroulées depuis le mois de juillet 2010 ? Sur la forme, d'abord. Installé, dans l'espace réservé au public, souvent clairsemé, on peut en prenant un minimum de recul appréhender l'ensemble de la docte assemblée et noter que si tout semble figé dans des attitudes convenues, les comportements varient insensiblement. Premier constat : le maire impose son leadership de façon de plus en plus évidente sur le Conseil. Il monopolise l'attention, focalise l'intérêt. Tous les regards convergent vers un fauteuil : le sien. Pas d'échanges transversaux, peu d'apartés de connivence ou de réticence, autant au sein de la majorité que dans les rangs de l'opposition. Et si les adjoints présentent les dossiers qui sont de leur compétence, c'est Roger Le Goff qui se charge de l'explication de texte. Le message est clair : le patron, c'est lui. Et il le fait savoir en cherchant presque systématiquement le regard des opposants, dans un réflexe de « fascination-répulsion », marginalisant ainsi une majorité silencieuse mais dévouée. Dans le groupe majoritaire, les discussions ont déjà eu lieu en amont et tout le monde est sur la même longueur d'onde quand débute la séance. La discipline d'équipe estompe les états d'âme. L'esclandre « Caramaro » (on y reviendra) semble tenir plus du mauvais rêve que d'une volonté affirmée d'émancipation et le syndrome carnois ou douarneniste qui se traduit par des attitudes de défiance et des motions d'exclusion au cœur même des majorités paraît incongrue, aujourd'hui, à Fouesnant. On verra demain. Deuxième constat : en montant, ainsi, systématiquement au créneau, Roger Le Goff prend le risque de concentrer sur sa seule personne les attaques d'une opposition qui ne s'en prive pas. Mais la tâche est ardue. « Que voulez-vous qu'ils fissent à six contre vingt-trois ? » pourrait-on dire en paraphrasant Corneille. « Qu'ils se battissent ! » C'est ce que l'opposition fait, mais les mois passant, elle monte au combat en ordre de plus en plus dispersé. Les cantonales ont laissé des traces. La sensibilité de centre-droit de Catherine Le Floch, intraitable jadis avec le maire, s'accommode désormais, de temps à autre, de certaines orientations majoritaires. À gauche, le communiste André Bernard qui ne méconnaît pas l'impact médiatique des effets de tribune n'hésite plus à prendre ses distances avec la socialiste Nathalie Conan, vitupérant son opportunisme, au détour du sentier côtier, pour mieux se ceindre le chef des lauriers de la victoire sur le terrain des privilèges abolis.

On les a évoqués à dessein. Sur le fond, deux temps forts auront scandé cette troisième année de la mandature. L'affaire « Caramaro » ou la vraie-fausse démission de la première adjointe, mal gérée, aura permis à l'opposition, cette fois unie dans l'anathème contre la majorité, de tirer à boulets rouges sur une équipe dont la cohésion n'aurait été que de surface. On le sait, l'affaire fit long feu. Mais le doute s'est immiscé dans certains esprits et elle restera comme un coup de tonnerre éclatant dans un ciel trop bleu. L'autre dossier concerne, bien sûr, la servitude de passage le long du littoral. En clair, les quelques centaines de mètres interdits à la promenade, à Beg-Meil, en raison de la présence de propriétés riveraines. Un dossier lourd d'un passé tumultueux. Emblématique pour Roger Le Goff qui voulait en finir avec cet imbroglio encombrant. Symbolique pour la gauche, se mobilisant pour un combat qui devait assurer le triomphe de la loi et la disparition définitive des privilèges. On sait qu'un consensus fut trouvé autour de la table du Conseil. Consensus, vraiment ? Déjà, des voix discordantes se font entendre émanant de formation politique ou de comité de défense. Le feu couve sous la cendre. Le sujet sera-t-il à nouveau évoqué au sein de l'assemblée municipale ? Nul ne le sait. Le Plan local d'urbanisme (PLU) devrait, quant à lui, occuper le devant de la scène. Les positions se figeront parfois, les lignes bougeront peut-être. Dans un an, un nouveau point s'imposera donc. Deux ans plus tard, les électeurs jugeront.

Pourquoi emprunter au grand musicien russe Moussorgski le titre de sa célèbre œuvre pour piano qui résume, en quelque sorte, ce dernier rendez-vous d'avant les vacances ? Parce que la météo approximative de ce début d'été incite à passer ses heures creuses à déambuler dans les galeries de peinture ou dans les salles d'exposition. Parce que je m'aperçois que je n'ai pas eu l'occasion de dire tout le bien que je pensais du travail réalisé par Jean-Paul Bertholom et ses amis qui, cette année, ont fait franchir un seuil qualitatif au Salon de peinture de Fouesnant en l'installant à l'Archipel. À quand une prolongation durant le mois d'août ? Parce qu'enfin, une exposition, à Beg-Meil, a ravivé, chez moi, des souvenirs vieux de plus de vingt ans. Nous sommes en 1989 et, ce jour-là, Madeleine Fié-Fieux m'ouvre les portes de son manoir-musée du Squividan à Clohars-Fouesnant. Je me souviens des yeux d'hortensia de cette douce jeune dame de 92 ans, de mon ahurissement devant les centaines de toiles qui débordaient du vestibule, du salon pour s'en aller à la conquête de la galerie qu'elle avait construite afin de rendre hommage à son ami, à son maître, le peintre Émile Simon. Elle m'avait longuement raconté sa vie. Assurément une femme romanesque qui vivait désormais seule, dans la plus extrême discrétion, au milieu d'un véritable trésor. Madeleine nous avait alors servi un doigt de Martini et, levant le verre d'une main et sa canne de l'autre, elle avait trinqué au bonheur de vivre : « Vive les artistes » s'était-elle exclamée. Dans le manoir d'ombre et de silence, un rayon de soleil avait fait chanter le pourpre d'un visage et l'or d'un pourpoint. Et soudain, le vieux Breton peint par Simon paraissait sortir de l'atelier de Rembrandt. Le lendemain, l'artiste qu'elle était, elle aussi, s'était levée, comme tous les jours, à six heures du matin et s'était installée devant son chevalet avant qu'on ne lui remette la Médaille d'or des sciences, des arts et des lettres. L'occasion pour une trentaine d'artistes venus de Paris, de Nantes, de Saint-Nazaire de faire le pèlerinage de Clohars car Simon, à l'abri du besoin, n'avait jamais exposé ses toiles ni voulu, bien sûr, les vendre. D'où cette stupéfiante collection de 1 500 tableaux inconnus du grand public. Lui ayant consacré un article conséquent, je me souviens d'avoir éprouvé un certain sentiment de culpabilité quand, quelques mois plus tard, le manoir fut cambriolé et que plusieurs dizaines de toiles furent dérobées. Madeleine Fié-Fieux mourut en 1995. Elle légua au département du Finistère le manoir et l'ensemble des œuvres à condition que le Conseil général le transformât en musée ouvert au public. Ce qui fut fait, bien des années plus tard (en 2009).

Alors que se passe-t-il à Beg-Meil ? J'ai l'impression qu'on s'y emmêle les pinceaux. Figurez-vous qu'au début du mois, les « Amis du Squividan » qui œuvrent pour la mise en valeur du manoir et de la collection des deux peintres depuis 2002 ont organisé une (nouvelle) exposition de 53 œuvres de Simon et de Fié-Fieux provenant de collections particulières (jusqu'au 18 septembre). Apparemment, la conseillère générale du canton, Nathalie Conan, n'a pas apprécié d'avoir été mise devant le fait accompli. Elle redouterait que cette exposition fasse de l'ombre à celle organisée par le Conseil général (une quarantaine de toiles) dans l'espace ouvert au public au sein même du manoir. Querelle de préséance ? Affrontement d'ego ? Absence de concertation ? À l'heure où la Bretagne fait, de plus en plus, prévaloir son identité culturelle (superbement illustrée et mise en lumière par la palette de Simon), ce différend entre des personnes vouées à la défense d'une même cause n'évite pas une coloration clochemerlesque. Les yeux d'hortensia de Madeleine se teinteraient, aujourd'hui, à coup sûr, d'incrédulité. À défaut de cohérence dans la programmation, il n'est pas interdit de faire preuve de bon sens. Et de jouer la carte de la complémentarité. Un passage à l'hôtel Thalamos à proximité des plages de Beg-Meil. Une visite à Squividan pour s'imprégner des lieux où communiquèrent les deux artistes. Le tout pour cinq euros. C'est certain : le public est assuré de gagner sur tous les tableaux. Allez ! On se retrouve à la rentrée.

Bon. L'heure des retrouvailles a sonné. Il faut bien se rendre à l'évidence: le temps supposé des beaux jours (si l'on admet qu'il a pu exister en dehors de quelques heures arrachés aux nuages) est derrière nous. À nous, Fouesnantais, il nous restera la consolation de poursuivre nos balades d'arrière-saison au cœur d'un environnement dont on connaît la richesse et la diversité. Un petit tour du côté du bois de Penfoulic, par exemple, grand espace de quiétude et de sérénité, serait approprié pour soigner notre mélancolie et gommer nos bleus à l'âme après les vents mauvais de l'été. Pourquoi Penfoulic? Parce que je me souviens d'une promenade dans les pas de Lulu, notre animatrice nature. Une parenthèse enchantée. Il nous avait fallu, comme le font des milliers d'enfants depuis 20 ans, courber la tête et pénétrer dans les entrailles d'un drôle d'arbre dont les racines avaient été mises à nu, tout en caressant son écorce et en lui chuchotant quelques secrets qu'il s'empressait de dissimuler au sein de son opulente ramure. Ce rite indispensable pour pénétrer dans le royaume des sylphes et des dryades nous permettait d'accéder, de l'autre côté du tronc, au « salon des écureuils » où nous nous asseyions. La « fée » Lulu nous imposait silence et, la tête éclaboussée par le soleil d'un matin de printemps, nous écoutions alors le plus beau des concerts: rouges-gorges, mésanges charbonnières, fauvettes à tête noire, pinsons, pics épeiches, troglodytes. Un pur moment de bonheur partagé par plus de 80 000 enfants, depuis l'instauration des sorties nature. Grâce au second ouvrage de Jean-René Canévet, consacré à la vie à Fouesnant pendant la deuxième guerre, j'ai appris que ce « salon » où les élèves dévoraient à belles dents leur casse-croûte de la matinée servait de forge à l'Occupant qui y faisait ferrer les chevaux et s'en allait plonger dans les étangs tout proches. Un lieu chargé d'histoire donc. Quant au chêne multiséculaire à la silhouette torturée, voilà une quinzaine d'années que tout le monde l'appelle « l'arbre girafe » en raison de sa morphologie au long cou, due à une croissance contrariée.

Si j'évoque ce souvenir, c'est parce que ce chêne vient d'être sélectionné, parmi des centaines d'autres, pour représenter la Bretagne dans le cadre de l'opération « L'arbre de l'année », lancée par l'ONU à l'occasion de l'année internationale de la forêt. Une reconnaissance de prestige dans la région mère des forêts de légende. Dans tout le pays, ils sont ainsi 26 arbres représentant l'ensemble des provinces françaises (y compris l'Outre-Mer) qui seront soumis au vote du jury, le 24 novembre. Des arbres aux âges variés, aux esthétiques et aux essences diverses. Des arbres qui ont une histoire, qui créent des rites, qui ancrent des comportements, qui symbolisent une politique de découverte et de protection de la nature. C'est le cas à Fouesnant. « Parfois un arbre humanise mieux un paysage que ne le ferait un homme. » écrit quelque part Gilbert Cesbron. Les liens qu'ont tissés les Fouesnantais depuis leur plus jeune âge avec « l'arbre girafe » sensibiliseront, peut-être, les jurés. Déjà, il porte tout au sommet de ses rameaux la notoriété de Fouesnant puisque des photographes de « Terre Sauvage », la prestigieuse revue consacrée à la nature, viendront lui tirer son portrait en majesté et les photos seront exposées sur les grilles de l'Unesco à Paris, en fin d'année. Alors? Alors, il nous faut aider ce chêne porteur de nos racines. Depuis qu'on se fréquente, je ne vous ai jamais rien demandé. Pour une fois, je vous fais appel. Allez sur le site www.arbredelannee.com. Cliquez sur « Découvrez les nominés » et votez, bien sûr, pour « l'arbre girafe ». Dans toutes les élections, le jury prend en compte le soutien populaire. Après l'obtention de la « quatrième fleur », posséder l'arbre le plus emblématique de France, cela aurait de la branche, non? Ah! J'allais oublier. Le lauréat se verra prélever une pousse qui sera plantée dans les jardins de l'Élysée. Penfoulic aux portes du pouvoir présidentiel? Même dans nos rêves les plus fous, on n'aurait jamais osé l'imaginer.

L'urgence d'intervenir. Comme dans bien d'autres endroits, c'est tout un pan de la mémoire collective, tout un passé commun qui s'estompent quand les anciens s'en vont. À Fouesnant où il n'y a ni trésors artistiques (même si l'église romane est remarquable), ni bâtiments historiques, ni archives, c'est en allant à la rencontre des derniers témoins d'une époque révolue qu'on tente, peu à peu, de se réapproprier une Histoire locale qui s'étirole sous les coups de boutoir de la modernité. Pour les besoins de la rédaction de dossiers que l'on retrouvera dans le prochain bulletin municipal, je me suis ainsi invité, cet été, chez de nombreux Fouesnantaïsi qui, évoquant leur trajectoire personnelle, ont ressuscité des périodes méconnues, arraché à l'oubli des événements forts de leur jeunesse. La mémoire est parfois hésitante, les dates imprécises mais, insensiblement, s'éclaire à la lueur des souvenirs, fussent-ils fugitifs, la réalité du Fouesnant d'aujourd'hui. À cet égard, le travail accompli par Christine Ditière, adjointe à la culture et cheville ouvrière des Journées Européennes du Patrimoine qui se déroulent ce week-end, est remarquable. Ce rendez-vous avec notre passé, aussi humble soit-il, ne cesse de prendre de l'ampleur. Des tableaux parfois délaissés dans le fatras d'une mansarde sortent de l'ombre. Des artistes encensés de leur vivant et victimes de l'indifférence contemporaine, acquièrent une notoriété nouvelle. L'élue fouesnantaïse suscite des réunions de famille d'où émerge, au milieu de considérations confuses, la vérité d'une époque. Parfois, au terme de la quête, comme une récompense, surgissent des richesses ignorées. Ce fut le cas, cette semaine, à Beg-Meil.

Nous nous sommes rendus chez les descendants de Jos Parker. Poète, peintre, musicien, le grand barde fouesnantaïsi n'a cessé de chanter, au carrefour des XIX^e et XX^e siècles, la beauté de son pays, le charme de ses chemins, la fraîcheur de ses vergers et la saveur de son cidre. Les échanges s'installent. On évoque le faste d'antan de l'Hôtel de la Plage, propriété des Parquer, qui accueille Marcel Proust et son ami, le musicien Reynaldo Hahn, dès 1895. On s'interroge sur la variation patronymique. Pourquoi un « k » et non un « qu » ? Coquetterie d'artiste ? Américanisme ambiant ? Et puis, soudain, apparaît sur la table un amas de documents extirpés du secret d'un grenier. Comme les perles d'un collier, se succèdent alors pépites littéraires, artistiques et témoignages rares dont on ignorait même l'existence : des photos du barde en majesté, appuyé sur son « penn-baz », des tirages confidentiels de ses « Poésies », des invitations amicales à déjeuner, des croquis, des caricatures vengeresses contre les « Teutons », des dessins rehaussés de couleurs, des illustrations pour revues, des esquisses pour orner la carte des vins et le menu de l'Hôtel de la Plage. S'y trouve même son testament. Et surtout, un cahier entier de poèmes manuscrits de son ami, le grand Anatole Le Bras, daté de 1891, ainsi qu'une lettre de regrets de Frédéric Le Guyader, l'auteur immortel de « La Chanson du Cidre », attristé de ne pouvoir assister à ses obsèques en 1916. Incontestablement, l'ensemble participe de ce qu'il est convenu de reconnaître comme appartenant au patrimoine immatériel d'une collectivité. Jos Parker sera à l'honneur, samedi et dimanche, à l'Archipel. J'ai retrouvé également le diplôme de poésie du « Grand Pays d'Arvor », récompensant « Les Pommiers Bretons » et je me suis souvenu que Fouesnant allait célébrer la « Pomme » dans tous ses états du 17 au 23 octobre prochain. Je me suis aussi rappelé que j'avais vainement demandé, à l'occasion de l'un de nos rendez-vous, que l'on donne le nom d'une rue, d'une place, d'une venelle, d'un établissement, de n'importe quelle structure décente à celui qui a écrit : « Ah ! du cidre à plein verre, et, fumant à votre aise, / Venez goûter chez nous la liqueur fouesnantaïse / Ce jus là, par Hoël, est le meilleur de tous ! / Que vous l'aimiez amer ou que vous l'aimiez doux, / Que vous le préférerez piquant comme la lande, / Plus on s'en désaltère et plus la soif est grande ! / . Je persiste et signe. Le nom de Jos Parker est célébré à Concarneau, à Quimper, à Brest. Les élus s'en sortiraient grandis si on lui rendait aussi hommage à Fouesnant. Sa terre natale et son pays d'inspiration.

Les algues vertes ? Les algues vertes, bien sûr ! Si l'on ne sait pas en France qu'il y a eu une marée verte, la semaine dernière, sur la plage du Cap-Coz, à Fouesnant, en Bretagne, c'est qu'on ne regarde pas la télévision, on n'écoute pas la radio, on ne lit pas les journaux. Un déferlement médiatique dont les professionnels du tourisme se seraient bien passés après une saison calamiteusement maussade. Le vent, la houle et la présence des écologistes et des agriculteurs en ont décidé autrement. La météo, en effet, a donné un bon coup de main aux défenseurs de l'environnement puisque l'on a ramassé en un jour autant d'algues que durant tout l'été. Alors, va pour les grandes surfaces sablonneuses uniformément couvertes d'un amas vert et visqueux au milieu duquel les ultimes estivants tentent de se frayer un passage pour se risquer à une hypothétique baignade. Va pour les images passées en boucle des tracto-pelles ramassant inlassablement des m³ et des m³ de matière gluante et malodorante. Va pour la noria incessante des camions. À cet égard, on peut dire que les « Verts » qui se veulent « éveilleurs de conscience » ont marqué des points, les dérèglements de la nature toute proche alimentant la crédibilité de leur discours. Et que dire des agriculteurs qui, à quelques centaines de mètres, opposaient la marée blanche et noire de leurs drapeaux bretons aux souillures verdâtres du rivage qu'ils côtoyaient ? Ils témoignent de leur attachement à leur terroir, refusent de porter seuls le chapeau (fût-il rond) d'une pollution qui détruit notre cadre de vie et met en péril des pans entiers de notre économie, attestent leur volonté d'abandonner des pratiques passées. Ne revenons pas sur des arguments que tout le monde connaît et que les orateurs se sont renvoyés, dimanche, par harangues interposées.

Et maintenant on fait quoi ? On rétablit d'abord certaines vérités. Le problème des algues vertes ne peut être récupéré à des fins politiques parce qu'il transcende les clivages politiques traditionnels. En passant d'une manifestation à l'autre, dimanche dernier, j'ai croisé des amis socialistes qui en tant que paysans soutenaient leurs collègues et des amis conservateurs, mal à l'aise devant le spectacle de la nature bafouée, qui prêtaient une oreille attentive aux propos écologistes. Ensuite, il faut arrêter de dire, comme ces manifestants venus du Nord de la Bretagne « parce que le Sud est désormais atteint », que les marées vertes prolifèrent, année après année. Il y a plus de 20 ans, je me souviens d'avoir fait un reportage sur les moniteurs du Centre nautique qui, vu l'épaisseur du tapis d'algues vertes, ne pouvaient pas porter leurs kayaks jusqu'à la mer. Sans doute, les ramassages étaient-ils moins réguliers mais la marée verte était déjà bel et bien là. Et elle le sera encore, malheureusement, pour longtemps. La météo décidera de leur présence. Me reviennent à la mémoire les propos d'un éminent scientifique (pléonasme !) nous disant à l'Archipel « Il n'y aurait plus de nitrates (0 mg) dans les rivières qu'il faudrait encore 20 ans pour revenir à une situation normale ». Pour finir, ne faisons pas dans la surenchère. La désinformation ne sert jamais une cause quelle qu'elle soit. « Dimanche Ouest-France » illustre les manifestations du jour avec deux photos. La première représentait une semi-remorque sur une plage, prête à accueillir un gros tas d'algues vertes. Il n'y a jamais eu de semi-remorques sur la plage du Cap-Coz. La deuxième photo (impressionnante), était ainsi légendée : « Des algues vertes à Moustierlin, en Fouesnant, le 18 juin 2011 ». Tous les Fouesnantais savent qu'il n'y a pas d'algues vertes à Moustierlin (ou très peu) et que le goémon envahit la route de la corniche lors des fortes marées. La photo n'était hélas pas en couleurs. Alors, on fait quoi ? « Concertation et action » face à ce « problème majeur » ai-je eu l'occasion déjà d'écrire. (Voir Rdv du 17 avril 2010). Une chose est sûre : on ne fera rien les uns contre les autres. Il ne faut plus se saouler d'effets d'estrade, il ne faut plus se figer dans les rodomontades et les propos provocateurs. Les mentalités devront évoluer. Lentement, sans doute. Dimanche, en fin de journée, quelques jeunes paysans et quelques « Verts » ont fini par se rencontrer, pour une esquisse de dialogue sur la plage. Un de leurs propos a échappé au vent qui les emportait « Je ferai du bio quand tout le monde viendra à la manif à vélo ». À mon avis, on n'a pas fini de pédaler.

Apparemment, le sujet ne passionne pas les foules. Le Schéma de cohérence territoriale de l'Odet (SCOT) ne mobilise guère les populations et seuls les initiés qui suivent sa gestation depuis près de 10 ans circulent avec aisance dans la jungle des sigles rébarbatifs (SYMESCOTO, PAAD, DOO, ZACOM) dont l'effet-repoussoir est immédiat. Hors du cercle des élus et des techniciens, on oscille donc entre perplexité et indifférence tant il est vrai que l'on ne s'approprie pleinement que ce que l'on identifie clairement. Ainsi, mercredi soir, à l'Archipel, les conseillers municipaux des sept communes du Pays Fouesnantais étaient invités à une ultime réunion de concertation et de sensibilisation avant que chacune des collectivités n'adopte ce document capital. Il décide, en effet, de l'ensemble des orientations de notre développement futur et va engager le Pays Fouesnantais (ainsi que le Pays Glazick et Quimper Communauté) pour les quinze ans à venir. Pourtant, ils n'étaient qu'une soixantaine (y compris les maires rassemblés autour de Roger Le Goff à la tribune) à s'être déplacés alors que l'ensemble du canton compte 150 élus. Ne jetons pas la pierre aux absents. Les gros pavés qu'ils ont dû assimiler pour délibérer en toute connaissance de cause quand ils seront appelés à donner leur assentiment ont pu leur paraître particulièrement indigestes et les imprudents qui en avaient fait leurs livres de chevet en ont certainement constaté les vertus soporifiques. Il est vrai que l'on avait là le résultat d'âpres discussions autour d'un projet commun qui a suscité de multiples propositions mais aussi de nombreuses concessions de la part des uns et des autres. On le sent, l'union est un combat et les préoccupations du monde rural (le Pays Glazick) ne rejoignent pas forcément les priorités des secteurs urbains (Quimper Communauté) ni les aspirations du Pays Fouesnantais et de sa frange littorale. Mais, enfin, après plus de cent réunions durant les deux dernières années, on est parvenu à un consensus et, puisque c'est de cela qu'il s'agit, on s'est doté d'un guide qui nous permettra de vivre ensemble et de nous développer harmonieusement dans un territoire équilibré, soucieux de la pérennité de ses activités et respectueux de son cadre de vie.

« Belles phrases et discours creux » diront les éternels sceptiques. Voire. Quand, après les conclusions du commissaire-enquêteur, le SCOT sera mis en application au printemps 2012, cela ne sera pas sans conséquence sur l'élaboration du Plan local d'urbanisme (PLU) qui devra prendre en compte les prescriptions du nouveau document. À Fouesnant, plus question d'un développement difficilement maîtrisé, grand consommateur d'espaces. Les disponibilités foncières seront prudemment gérées, la taille des terrains diminuera de moitié, de 1000 m² à 500 m² (en moyenne, bien sûr), l'urbanisation aura des formes plus compactes dans des secteurs déjà urbanisés, desservis par des transports collectifs (ce n'est pas gagné). La proximité entre commerces, habitat et services sera recherchée. La cohésion et la mixité sociales seront favorisées par l'augmentation de logements locatifs sociaux. Les circulations douces et les espaces partagés seront développés. Autant le dire tout de suite, ce ne sera pas un catalogue de vœux pieux. Ce sont les conditions sine qua non pour que demain l'on vive toujours bien, encore mieux et tous ensemble dans le Pays Fouesnantais. Certaines mesures pourront apparaître coercitives mais c'est le prix à payer, pour que nos activités perdurent, pour que nos populations soient plus solidaires et pour que notre cadre de vie ne soit pas sacrifié sur l'autel d'un développement mal appréhendé, nous condamnant à scier la branche sur laquelle on est assis. Fortes de leur cohésion et de leur long chemin partagé au sein de la Communauté, les communes du Pays Fouesnantais ont su faire valoir leurs spécificités et maîtriser leur avenir lors des débats qui les ont amenés à réfléchir à leur destin commun. Cependant, en constatant que plus de la moitié des élus manquait, mercredi soir, pour assister à la présentation générale du SCOT et éventuellement pour en débattre, on se dit qu'il reste encore des initiatives à prendre. Pourquoi, par exemple, profitant de l'élan donné, ne pas réunir périodiquement (une fois par an?) tous les conseillers municipaux du canton? Nos représentants, qui se doivent de donner l'exemple, apprendraient ainsi à se connaître, prendraient plaisir à se rencontrer, évoqueraient leurs projets, partageraient leurs problèmes et tireraient, un instant, leur divergence. C'est cela aussi vivre ensemble.

Le menu était copieux, samedi dernier, pour ceux qui prennent plaisir, le week-end arrivé, à goûter aux animations fousnantaises : promenade-nature, exposition de peinture, concert-opéra. Chacun pouvait satisfaire son appétit suivant ses inclinations. Quand les prémices de l'automne font flamboyer les sentiers du bocage, on ne peut guère échapper à la figure imposée du moment : la « balade du maire ». J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer mon peu d'empressement à suivre le cortège des promeneurs emboitant le pas du premier magistrat de la commune pour s'en aller (re)découvrir les richesses de notre terroir (RDV du 29 novembre 2008). Définitivement insensible aux sorties organisées, je resterai fidèle aux escapades solitaires et matinales du côté des dunes de Moustierlin. En guise d'apéritif, j'ai donc attendu le vernissage de l'exposition de Bruno Blouch. Un artiste dont le regard original et la sûreté de trait m'ont réconcilié avec le genre galvaudé des « marines ». Encore un exercice obligé de l'été. Mais le plat de résistance était, bien sûr, constitué par la représentation de l'opéra de Haendel, mitonné par un grand chef que toutes les salles de prestige s'arrachent : Jean-Christophe Spinosi et sa brillante brigade « Matheus ». Une ouverture en virtuosité majeure pour le premier spectacle de la saison à l'Archipel. Cela fait plus d'un mois que j'avais pris soin de réserver ma place. Une initiative judicieuse puisqu'ils sont nombreux ceux que l'on a dû coucher sur une improbable liste d'attente et qui n'ont donc pas pu assister à la première représentation d'un opéra à Fousnant. Le triomphe obtenu par Spinosi et les solistes dément, a posteriori, le scepticisme affiché par les contempteurs patentés qui peinent à se libérer d'une vision misérabiliste des appétits artistiques provinciaux. Certes, l'Archipel de Fousnant ne sera jamais la Scala de Milan ou la Fenice de Venise mais le Centre des arts et des congrès prend aujourd'hui une dimension qui augure de moments de bonheur à venir. À l'issue de la représentation, Jean-Christophe Spinosi s'exaltait d'ailleurs sur la qualité de la structure fousnantaise. Il sera à l'Opéra de Vienne, la semaine prochaine. Un grand écart qui flatte.

Pour sa quatrième année de fonctionnement, l'Archipel suscite un engouement inconnu depuis sa création. Nombreux sont les spectacles dont on sait déjà qu'ils se joueront à guichets fermés. Un exemple ? Le « Kyle Eastwood band » conduit par le fils du grand Clint, instrumentiste de jazz de réputation internationale, qui sera à Fousnant le 4 décembre, affiche complet depuis un moment et ils sont des dizaines à attendre d'hypothétiques défections. Le guitariste Raphaël Fays, éminent spécialiste du répertoire manouche et flamenco, jouera devant une salle archicomble, jeudi prochain. Il faudrait citer, pour ce premier trimestre, la séance de cirque décalé de « Living », le tour de chant de Renan Luce, le récital de la pianiste Anne Queffelec, meilleure interprète de musique classique en 2010, les musiciens légendaires de Bratsch et leurs airs d'Europe centrale. Tous feront le plein. Les dernières places s'écoulent plus d'un mois avant leur passage. Et que dire de la chanteuse de jazz, Stacey Kent qui sera à Fousnant... le 30 mars 2012 et pour laquelle on s'arrache les quelques places encore disponibles. L'opéra ? Plus des trois-quarts des fauteuils sont déjà réservés pour le « Barbier de Séville » du 7 janvier. On l'a dit. Ce ne sont que quelques exemples mais ils sont suffisamment explicites. Comment expliquer un tel emballement ? D'abord, par la programmation concoctée par le directeur Frédéric Pinard, bien sûr, qui voit son éclectisme revendiqué plébiscité et sa politique culturelle légitimée. Pas de spectacles « tous publics » mais des spectacles pour tous les publics. Plutôt une addition de spectateurs passionnés et exigeants qu'une succession de spectacles convenus et insipides. L'Archipel comme une alternative aux émissions formatées de la télévision. Sans élitisme mais sans exclusive. Il faut y ajouter l'effet de notoriété qui s'affirme. La salle s'inscrit, peu à peu, comme un élément incontournable du paysage culturel finistérien, en général, et du territoire fousnantais, en particulier (60 % du public de « Matheus », samedi, venaient du Pays Fousnantais). Alors, Fousnant ? La crise, connais pas ? Tout le monde sait que dans les périodes difficiles, on sacrifie souvent la culture à l'essentiel. Encore faudrait-il s'accorder pour définir ce qui est « essentiel » à notre épanouissement personnel. Les spectateurs qui remplissent la salle de l'Archipel viennent sans doute y chercher une parenthèse de beauté, un espace de réflexion ou un moment d'émotion. Tout ce que l'on ne trouve pas forcément dans la monotonie de notre quotidien chagrin et dans la grisaille de nos horizons incertains.

Je vais vous faire une confidence. Que l'on change le nom de Fouesnant en Fouesnant-les Glénan me laisse totalement de marbre persuadé que, quel que soit le sort réservé à la démarche municipale, seule l'appellation actuelle prédominera toujours au sein même de la population. Mais comme le sujet a fait débat lors du conseil de lundi dernier, parlons-en. Prenons un peu de recul, d'abord. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date l'intérêt des élus pour notre archipel. J'ai déjà eu l'occasion de l'évoquer. Quand le phénomène touristique prit une telle ampleur qu'il fallut consentir de gros investissements aux Glénan, la commune conçut une certaine humeur en voyant des localités voisines (Concarneau, en particulier) s'y conduire comme en pays conquis. Au départ, il y eut donc une volonté de réappropriation territoriale. Les « îles » aux eaux vertes et au sable blanc faisaient partie intégrante de Fouesnant. Comme l'assurait Talleyrand, cela allait sans dire, mais cela allait encore mieux en le disant. On prit donc l'habitude, dans les documents promotionnels surtout, d'accoler le nom de l'archipel à celui de la commune dont il dépendait. Qu'il y ait eu une volonté d'en faire une opération de marketing touristique mettant en avant les charmes de la station est une évidence. En ces temps de concurrence exacerbée, autant faire valoir ses atouts si on en possède. Pourquoi, donc, l'adhésion n'a-t-elle pas été totale autour de la table du conseil à l'heure de la demande d'officialisation de la nouvelle dénomination ? Une histoire de sensibilité politique, sans doute, même si certains arguments laissent perplexes. L'antilibéral André Bernard y a vu une forme de désaveu du passé agricole de la commune au profit de l'exploitation touristique du littoral. Et de mettre en avant la signification de la dénomination bretonne. Foën, le pays du foïn ? Voire. Jean Le Foll de « Foën Izella » (association d'histoire locale), a repéré un élément qui change la donne. Il a relevé, tout au long des siècles passés, de nombreuses graphies où se trouve la finale « nant » qui disparaît à l'oral. Cela a pu abuser bien des esprits et alimenter la nostalgie de prairies fauchées et odoriférantes. Le leader de « La Gauche Naturellement » se serait ainsi laissé subjugué par le lyrisme du barde fouesnantais Jos Parker : « Le pays que j'habite est un pays charmant. C'est le pays du foïn. » Un prurit de passéisme, peut-être. Et, dites-nous, surenchérît André Bernard, comment appellera-t-on les habitants de Fouesnant-les Glénan ? « Les Moutons » ai-je entendu, très clairement, derrière moi dans le public sans savoir si cela augurait de l'approbation massive d'une population qu'on entendait consulter dans le cadre d'un référendum d'initiative populaire ou si c'était une fine (?) allusion à la proximité de l'îlot homonyme appartenant à l'archipel.

Redevenons sérieux. Si l'on s'en réfère à la jurisprudence, cette démarche, comme l'a noté Catherine Le Floch, n'a guère de chance d'aboutir puisque le Conseil d'État ne semble prendre en compte que les considérations d'ordre homonymique ou historique. Exit, donc, les intérêts touristiques et économiques. Quoique... Vous souvenez-vous de la transformation des « Côtes du Nord » en « Côtes d'Armor » ? C'était en 1990. Quels furent les arguments mis en avant par les partisans du changement de dénomination repris par le Conseil général ? « Le Nord évoque le froid. C'est un élément nettement défavorable du point de vue touristique qui contrarie injustement les efforts de propagande des Syndicats d'Initiative. Le tourisme est une des principales ressources du département. » J'eusse été Nordiste que j'aurais éprouvé quelques états d'âme. La procédure dura trente ans et seuls les vœux réitérés des Offices de tourisme permirent de ne pas enterrer définitivement le dossier. Enfin, le Conseil d'État trancha et l'on écarta cette « appellation péjorative et dévalorisante » au profit d'une dénomination que certains puristes trouveront tautologique (s'il y avait « côtes », c'est qu'il y avait mer - ar mor - en breton). Bref. Les partisans de Fouesnant-les Glénan ont toutes les raisons d'espérer à condition de se montrer très, très patients et très, très persuasifs. Encore faudrait-il que leur détermination soit sans faille. Il faudra m'en convaincre. Quant aux Nordistes, ils mirent 20 ans, eux aussi, à laver l'affront. Rappelez-vous. Cela s'appelait « Bienvenue chez les C'htis » et les retombées touristiques furent incalculables.

À Fouesnant, cette semaine, on baigne dans le jus. Partout, on se presse autour de la pomme. Ce fruit défendu auquel, selon la tradition judéo-chrétienne, Ève ne sut résister, nous condamnant ainsi à gagner notre pain à la sueur de notre front, est aujourd'hui l'emblème du patrimoine fouesnantais. On la célèbre au quotidien, on lui rend visite dans les vergers et dans les cidreries, on la déguste avec gourmandise, au sein d'une tarte, ou au fond d'un verre, puisqu'à Fouesnant, il ne peut s'agir que de pomme à cidre. Après avoir été vilipendée durant des décennies, elle retrouve ses quartiers de noblesse et le « divin breuvage » qui lui est indissociablement lié n'est plus boisson de manant mais liqueur d'or qui flatte le palais de nos visiteurs et trône en majesté sur les tables de l'été. Pourtant, ce breuvage de gueux fut longtemps en pénitence au fond des tonneaux dans l'obscurité dégradante des remises. En écoutant, mardi soir, Mark Gléonec et Claude Goenvec, deux fins connaisseurs du terroir fouesnantais, évoquer les vilénies dont fut l'objet dans le passé « le meilleur cidre du monde », on ne pouvait s'empêcher d'avoir alternativement la larme à l'œil et l'eau à la bouche. Comment ne pas s'apitoyer sur le sort de la « Rouscoumoul » ou de la « Beleien » (la pomme du curé) aux noms empreints de douceur parfumée que l'on violenta ignoblement aux heures sombres de l'arrachage des pommiers dans les années 50 pour tenter d'endiguer la vague d'alcoolisme qui sévissait dans les pentes ? Comment ne pas saliver à l'évocation de la « ch'oero bris » (prononcer fero bris) dont l'amertume donna au verger fouesnantais toute sa spécificité et toute sa légitimité alors que le vin insolent perdait de sa superbe sous les coups réitérés et successifs de l'oïdium, du mildiou et du phylloxéra ? Mais la lutte était disproportionnée et l'ouragan de 1987 qui fut sans pitié pour les hautes tiges du Pays Fouesnantais faillit être fatal à notre production et faire sombrer dans l'oubli la boisson de nos aïeux. Heureusement, demeuraient quelques irréductibles cidriers regroupés, en particulier, au sein du CIDREF (dont le Beg-meillois Claude Goenvec fut longtemps le vice-président) et qui entendaient perpétuer la tradition : replantation des arbres à basse tige, développement et promotion de la production cidricole, obtention d'un label de qualité (AOC de Cornouaille)... L'avènement du tourisme allait faire mousser l'ensemble.

Nul ne conteste, aujourd'hui, en effet, le rôle des crêperies dans le renouveau du cidre fouesnantais, qui joue la carte de la production artisanale. Les estivants avides d'authenticité et de saveurs du terroir se laissent séduire par la fraîcheur et la longueur en bouche de cette boisson un rien exotique qui ne supporte guère l'exil. Claude Goenvec avoue vendre la moitié de ses 150 000 bouteilles entre la mi-juin et la mi-septembre. Alors que l'on subit les effets néfastes de la mondialisation et de l'uniformisation des goûts, l'heure est à la singularisation. Histoire de se démarquer de la concurrence et de proposer, à une clientèle curieuse de découvertes, les richesses de son terroir. En organisant cette « semaine de la pomme », Fouesnant a décidé de jouer sur la notoriété de son cidre et d'en faire un argument de promotion touristique. Mais, en conjuguant la pomme à tous les modes, son ambition est sans doute plus vaste. Il ne lui déplairait pas que la population elle-même se réapproprie les produits qu'elle propose aux visiteurs. Que le cidre, en somme, redeviene une boisson d'utilisation courante (en usant modérément bien sûr). L'autre soir, Claude Goenvec voyait dans l'interdiction de parler breton à l'école et dans l'obligation d'arracher les vergers, la même volonté d'éradiquer nos racines et de nous couper de notre culture. Et Mark Gléonec évoquait les multiples accords que permettent l'amertume de nos cidres et la variété de notre cuisine. L'heure de la reconquête a donc sonné. Mais il faudra sans doute s'armer de patience. « L'Histoire ne repasse pas les plats » disait Céline. Et dans notre région « du bout du monde » où seule la mer nous sert de frontière, les pratiques linguistiques et les accoutumances gustatives sont naturellement plus affirmées qu'ailleurs. On peut rêver : on rentre dans un restaurant de Fouesnant et l'on surprend une bande de jeunes qui s'apostrophent en breton, tout en buvant une lampée de cidre pour accompagner un plat de charcuterie. Convenez-en, ce serait un énorme coup de cœur mais aussi un grand coup de bol.

Samedi dernier, dans un Archipel à nouveau archicomble, le Pays Fouesnantais, Bro Foën en breton, avait rendez-vous avec son histoire. Le bagad y célébrait son quinzième anniversaire. Bro Foën. En se choisissant ce nom de baptême, les créateurs du nouvel ensemble musical s'inscrivaient délibérément dans le cadre de la Communauté de communes qu'il fallait convaincre du bien-fondé de l'initiative. Ce ne fut pas chose aisée. Lorsque Jean Toux, adjoint au maire de Fouesnant qui deviendra le premier président du groupe de musique bretonne, fit entendre sa partition, tout le monde ne fut pas à l'unisson au sein de la structure intercommunale. Certes, on eut droit à un brillant solo du maire de La Forêt-Fouesnant qui se lança dans un vibrant plaidoyer pour que l'on accompagne la naissance de ce bagad. Non seulement il permettrait aux cercles celtiques du canton de se sentir un peu moins orphelins mais il offrirait aussi aux visiteurs de l'été la possibilité d'apprécier la culture musicale du terroir local. Il est vrai que Raymond Pères était, déjà à l'époque, un joueur chevronné de bombarde. Sur un air de « kan ha diskann », les partisans de la promotion des intérêts touristiques du Pays Fouesnantais au son de la gavotte et de l'an-dro entendirent tinter à leurs oreilles les notes discordantes du pupitre des responsables des finances et des affaires sociales de la Communauté de communes. La crise frappait déjà. Il fallait faire face financièrement à des situations de plus en plus précaires dans le canton. Il était donc inconvenant de dépenser des dizaines de milliers de francs (achat de matériels, de costumes, fonctionnement) pour faire lever la jambe en cadence à des estivants avides de la chaude authenticité des festou-noz débridés qui clôturaient nos pardons. Du pain ou des jeux (musicaux), il fallait choisir. Les mois passant, les équipes se structurant, les subventions arrivant, les passions s'apaisèrent et le grand air de la discorde s'estompa. Jean Toux et ses amis portèrent « Bro Foën » sur les fonts baptismaux en juillet 1996. Le bagad démarra en fanfare, accompagnant toutes les festivités des communes du Pays Fouesnantais. Les années passant, il acquit ses lettres de noblesse, se distingua dans les concours, fit preuve d'excellence et commença à graver les marches de la notoriété (3^e catégorie). Peu à peu, cependant, les meilleurs sonneurs de cornemuses et de bombardes, les meilleurs batteurs se montrèrent sensibles aux chants des sirènes de bagadoù plus réputés. « Bro Foën » décida de revenir aux fondamentaux. Jouer pour le plaisir et promouvoir l'identité culturelle du Pays Fouesnantais.

C'est cette nouvelle démarche qui a guidé le président, Laurent Francheteau, donnant le tempo derrière sa grosse caisse, et le penn-sonneur, Mikaël Cornec, dans l'écriture du superbe spectacle qu'ils ont offert pour célébrer ce long parcours commun. On l'a dit. Avec « Eskemm » (l'échange en breton) et ses 80 artistes (48 danseurs, 32 musiciens), le Pays Fouesnantais retrouvait son histoire. Entre élans retenus et rondes folles, chorégraphies maîtrisées et explosions sonores, « Bro Foën » a réinventé les moissons de Saint-Évarzec, la geste du révolté fouesnantais, Alain Nédélec, l'appel des cloches de Saint Tudy et de Saint Thomas à Pleuven, l'âpre combat des lutteurs de Saint Cadou à Gouesnac'h, le galop des chevaux du pardon du Drennec à Clohars-Fouesnant et la modernité balnéaire de La Forêt-Fouesnant et de Bénodet. Sublimé par les somptueux poèmes de Louis Bertholom, enracinant son lyrisme au cœur du bocage fouesnantais, ce voyage dans le temps et dans l'espace a ouvert des perspectives qui devraient conforter l'identité culturelle du Pays Fouesnantais et donner un nouveau souffle à la coopération intercommunale, en matière touristique en particulier. Il aura fallu, en effet, un tel spectacle pour que les quatre cercles celtiques de Fouesnant, Saint-Évarzec, La Forêt-Fouesnant et Bénodet se produisent ensemble, pour la première fois, sur scène. La qualité de leur prestation et les ovations d'un public d'inconditionnels ont permis de constater que, chez nous aussi, la musique bretonne est bien vivante (présence de la guitare et de la flûte traversière) et qu'il existe une alternative au folklore de pacotille. C'est plutôt une bonne nouvelle. Il faut le faire savoir plus souvent.

Faut-il parler, à nouveau, des algues vertes et faire les mêmes constats, traduire les mêmes appréhensions, évoquer les mêmes désespoirs, exprimer les mêmes exaspérations qui ont été les nôtres depuis que la baie de la Forêt-Fouesnant est engluée dans un magma visqueux et fétide? Faut-il, pour éviter les redites, se taire et alimenter ainsi les soupçons d'opacité que certains mettent en avant pour dénoncer la duplicité des élus locaux? Alors que les échouages massifs et répétés de ces dernières semaines sont accompagnés par une déferlante médiatique charriant son lot d'imprécisions, d'approximations et de contre-vérités, il faut enfoncer le clou. Oui, c'est vrai, et nous l'avons déjà dit, il s'agit d'une catastrophe écologique majeure qui souille une partie importante du littoral fouesnantais et brouille la visibilité touristique de la commune pour de nombreuses années. Oui, c'est vrai, le stockage des algues vertes et le broyage des déchets verts à Kerambris provoquent des nuisances olfactives difficilement supportables par la population et engendrent une altération de son cadre de vie. Oui, c'est vrai, les responsables politiques sont quelque peu désarmés par l'ampleur de cette invasion automnale alors que les rejets de l'été avaient été insignifiants. Non, c'est faux, répétons-le aussi, on n'a pas attendu que les médias nationaux s'intéressent à la « célèbre » plage du Cap-Coz (Ne serait-ce pas eux qui la rendent « célèbre »?) pour que l'on doive lutter contre cette gangue poisseuse et nauséabonde qui, dans les années 90, recouvraient périodiquement le littoral de la baie aux premiers jours de l'automne. À l'époque, il était d'usage d'attendre que la mer remporte ce qu'elle avait apporté. La putréfaction des algues? Bien sûr. Je ne sais pas pourtant que cela ait provoqué, à l'époque, des indispositions particulières, sinon visuelles et olfactives, dans la petite station. Non, c'est faux, la plate-forme de stockage n'a jamais été saturée. On a manqué de déchets verts pour réaliser le compostage et, dans l'urgence, les algues ont été entreposées dans des champs. Faut-il, pour autant, tirer à vue sur ceux qui essaient de trouver des solutions pour pallier les carences de l'État? Enfin, non, c'est faux, la plage du Cap-Coz n'a pas été interdite à cause de la présence des algues vertes mais pour des raisons d'accès. Arrêtons.

La solution? Tout le monde la connaît: il faut identifier les coupables (les agriculteurs doivent-ils être les seuls à être montrés du doigt?), faire évoluer les mentalités et accompagner les changements de comportement qui permettront de combattre cette intolérable pollution. Ce sera une œuvre de longue haleine et elle suppose un rassemblement de tous les acteurs: élus, paysans, industriels, pêcheurs, associations, citoyens... C'est pourquoi l'omniprésence médiatique de Vincent Esnault, porte-parole autoproclamé des Verts et fournisseur officiel des médias locaux en photos en tout genre me gêne. « Il faut tirer la sonnette d'alarme » clame-t-il. Soit. Et que fait-on après? Faut-il supprimer le ramassage des algues pour ne pas détériorer la biodiversité (sable)? Faut-il renoncer à la plate-forme de stockage pour des raisons de salubrité publique? Où entrepose-t-on les algues que l'on se doit de ramasser pour éviter la putréfaction? Qu'en fait-on ensuite? Vincent Esnault a été un éphémère élu PS au sein du Conseil municipal de Fouesnant. Il a préféré démissionner et occuper le terrain médiatique sous la bannière des « Verts », cette fois. A-t-il pris ou fui ses responsabilités? En adoptant la posture improbable des agitateurs inconséquents plutôt que la démarche volontariste des quêteurs de solutions, en dramatisant à dessein, au niveau national, une situation qui plombera l'économie locale, en faisant de l'inquiétude légitime de la population un fonds de commerce qu'il exploite à outrance (douteuse allusion aux « handicapés » des Ateliers protégés près de la plate-forme de stockage) « l'Écologiste » fouesnantais entretient la polémique alors que la situation exige l'union et, in fine, il dessert la noble cause qu'il entend défendre. Pendant ce temps, Roger Le Goff, le président UMP de la Communauté de communes du Pays Fouesnantais (CCPF) et Jean-Claude Sacré, le président PS de la Communauté de communes de Concarneau Cornouaille (4C) travaillent main dans la main et s'éclairent des conseils des uns, des études des autres pour que les générations de demain puissent jouir à nouveau d'un littoral immaculé. Le parcours est semé d'embûches mais, à l'écart des projecteurs, on commence à y voir clair. À chacun ses lumières.

Lundi soir, dans l'amphithéâtre du lycée de Bréhoulou. Une trentaine de personnes et des lycéens, un rien dissipés, assistent dans le cadre du mois du documentaire à la projection de « Breizh Erotik ». Un titre choc pour un film qui interroge. Pourquoi la langue bretonne utilise-t-elle si peu les mots qui disent les sentiments, la tendresse, l'amour, le sexe ? Pourquoi un rapport si difficile au corps, au toucher ? On tente des explications : l'omniprésence de l'Église qui installe la notion du péché au sein des consciences et brandit le spectre de la damnation ; la pudeur ancrée au cœur de la ruralité qui dresse ses murailles pour endiguer la dépravation supposée de la « grande ville ». Et puis, on ose l'interprétation psychanalytique. Cette « castration » du corps fait écho à une castration bien plus ancienne, bien plus douloureuse : l'éradication de la langue bretonne. Insensiblement, dans le débat qui peine à s'ébaucher à l'issue de la projection (preuve que les tabous ne sont pas définitivement vaincus), on glisse de la quête initiale des mots « qui font rougir » vers ce qui paraît une évidence à de nombreuses personnes du public : la lente mais irréversible agonie de la langue de nos parents et de nos grands-parents. Une langue sacrifiée sur l'autel de l'unité française et des valeurs de la République : « Les Bretons ne seront républicains que lorsqu'ils parleront le français » (Émile Combes 1902). Une langue moquée, raillée, brocardée. Abracadabrante citation de Prosper Mérimée : « On peut la parler fort bien, je crois, avec un bâillon dans la bouche, car il n'y a que les entrailles qui paraissent se contracter quand on cause en bas breton ». Une langue que ma génération entendit et tenta d'appivoiser dans la fréquentation des grands-parents mais que ne transmirent pas les parents, soucieux d'être politiquement corrects et d'assurer la promotion sociale de leurs enfants qu'offrait, disait-on, une bonne maîtrise de la langue française. « Il est interdit de parler breton et de cracher par terre ». La formule, bien qu'elle soit apocryphe, résume le regard méprisant que les élites portèrent sur le parler de nos aïeux et sur la nécessité de sa disparition. Objectif quasiment atteint. Les châînon

s manquants se multipliant, la grande tradition de l'oralité bretonne se meurt. Oui, mais nous dit Goulwenna Ar Hénaff, la protagoniste de « Breizh Erotik », il n'y a pas que la transmission, il y a l'apprentissage.

Justement. L'avant-veille de la projection du film, des membres du collectif « Ai'ta » (Allez en breton) avaient fait irruption dans le hall de la mairie de Fouesnant où ils avaient organisé un « die-in » (prononcez « dai-inn »), une variante du « sit-in » (on s'assoit dans un espace public pour témoigner d'une cause), et s'étaient allongés pour symboliser la mort de la langue bretonne dont était, entre autres, responsable la municipalité fouesnantaïse en refusant une signalétique routière bilingue et en ne proposant pas de véritable initiation au breton. Moi, je veux bien. Mais c'est là faire preuve d'une méconnaissance totale de Fouesnant et de son passé. Je me souviens du tollé que provoqua Louis Le Calvez, le prédécesseur de Roger Le Goff à la mairie, quand, au début des années 80, il baptisa en breton toutes les voies qui conduisaient à des fermes ou à des lieux-dits. Comment allaient s'y retrouver nos chers touristes ? Depuis, les noms sont restés et nulle ville n'exhibe autant son patrimoine linguistique au bord des routes. Dire à un quidam qui vient de Hent Lesvern, passe devant la zone de Park ar C'hastel et prend, s'il ne s'égare pas du côté de Toul an Ael, le rond-point de Ker-Elo pour aller à Rospiec Vian, vers La Forêt-Fouesnant, « qu'à Fouesnant la langue bretonne ne peut-être vue », c'est se mélanger les pinceaux dans les plis du Gwenn ha du. Dire que rien n'y est fait pour l'initiation au breton (que l'on peut choisir en option au collège de Kervihan), c'est, aussi, aller vite en besogne et méconnaître une réalité. Dans le cadre du Pôle associatif, des cours de breton étaient proposés. Ils ont dû être supprimés, faute de participants. Le 12 octobre, l'école Diwan conviait les personnes intéressées à participer à une réunion d'information. Il n'y a pas eu de réunion, parce qu'il n'y a pas eu de personnes intéressées. Voilà. Si le patrimoine, l'identité bretonne demeurent vivaces, la langue de nos pères en tant que vecteur social, s'éteint à petit feu. On peut le déplorer, moi le premier, on peut convenir, en parodiant Musset, que « les combats les plus désespérés sont les combats les plus beaux » mais je doute que les panneaux bilingues et les « die-in » y changent quelque chose. Au fait, comment dit-on « die-in » en breton ?

Pourquoi emprunter à Hemingway le titre de cette rubrique ? Parce que, mardi soir, à la mairie, on a eu le sentiment qu'un long combat prenait fin. Une nouvelle « guerre de 30 ans » où les belligérants se sont opposés sans défaillir, tantôt campant sur leurs positions, tantôt multipliant les escarmouches, élaborant des traquenards, usant de stratagèmes, osant des stratégies d'attaque, risquant des tactiques de repli. Ce conflit cahotant et interminable trouvait donc son dénouement. Longtemps, on a cru les citadelles qui occupaient le front de mer inexpugnables ; longtemps, les usagers du sentier côtier de Beg-Meil, puisque c'est bien sûr de lui qu'il s'agit, ont dû battre en retraite avant de revenir inlassablement à la charge. Aujourd'hui, après l'ultime enquête publique, la paix est signée autour du nouveau tracé proposé par le préfet, qui va permettre aux promeneurs de côtoyer les demeures cossues, sans pour autant y planter le drapeau de la victoire, et jouir, eux aussi, d'une superbe vue sur la baie de la Forêt-Fouesnant. Comme dirait Resnais, la guerre est finie. Ne nous trompons pas, en effet. Les quelques réticences marquées par l'opposition de gauche ne sont que des barouds que l'on livre, une fois les hostilités achevées, pour assurer ses positions et se prévaloir de la prudence, voire de la méfiance, qui sied aux lutteurs de grande pratique. Mardi soir, l'heure était donc plus à tenter de s'octroyer les lauriers de la victoire qu'à vouloir transformer un succès en triomphe et à fragiliser ainsi le quasi consensus qui s'est établi autour des propositions préfectorales. Le combat cessera donc faute de combattants et, l'an prochain, les balades seront belles entre le sémaphore et la cale de Beg-Meil.

Reste une inconnue. Comment réagiront les associations de protection de l'environnement ? Alors que les « politiques » occupent le devant de la scène et plastronnent en haut de falaise, il faut rendre justice à l'Association pour la sauvegarde du Pays Fouesnantais (ASPF). Même si elle a pu irriter certains par son intransigeance et la multiplication de ses actions en justice, même si on a eu parfois l'impression qu'elle entendait faire triompher la lettre sur l'esprit, il faut lui reconnaître une abnégation, une constance dans la volonté de protéger notre cadre de vie et nos sites remarquables. Peu de gens savent que si l'on possède aujourd'hui, sur la commune de Fouesnant, les paysages exceptionnels des marais de Moustierlin, c'est à l'ASPF qu'on le doit puisque c'est son action qui, dans les années 70, a permis de préserver le polder d'une urbanisation dont le projet démesuré se trouvait dans les cartons de la municipalité de l'époque. Créée en 1972, l'association ne pouvait rester insensible à la suspension du droit de passage à Beg-Meil et, depuis plus de 30 ans, c'est elle qui a mené l'assaut et a été de tous les combats pour que l'on fasse respecter la loi. Se voulant apolitique, l'ASPF n'a d'ailleurs pas manqué de rappeler à « La Gauche... Naturellement » d'André Bernard qu'elle n'avait pas à s'exprimer en son nom et à s'attribuer le monopole de la victoire. Victoire ? Dans l'euphorie qu'a provoquée le consensus autour des propositions de la commissaire-enquêteur, on n'a guère remarqué la position en retrait de l'ASPF. Même si elle admet que des progrès ont été réalisés par rapport aux premières moutures, elle n'accepte pas les suspensions et les modifications qu'elle estime excessives et non justifiées du nouveau tracé. Alors que le préfet s'apprête à signer l'arrêté d'approbation de ce nouveau tracé (un cadeau de départ inespéré pour Pascal Mailhos qui avait fait du règlement de ce dossier une priorité et qui s'en va en Bourgogne), on peut donc s'interroger sur la façon dont va réagir l'association de défense. Décider, une nouvelle fois, de mener une action en justice, ce serait prendre le risque de repartir pour de longs errements. Il est des moments où il faut savoir composer et accepter de ne pas avoir raison contre tous. Le promeneur du bord de mer lui en serait éternellement reconnaissant.

Allez ! On va s'offrir un scoop en guise de pré-cadeau de fin d'année. Par un décret du 17 novembre dernier, la commune de Fouesnant-les Glénan vient d'être classée « station de tourisme ». Elle est la première collectivité du Finistère à obtenir ce classement après la réforme engagée par la loi de 2006. Cela mérite quelques explications. Un constat (un rien anecdotique, je l'avoue !), d'abord. Désormais, même les services de l'État (le décret a été signé par le Ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie) emploient ouvertement la dénomination de Fouesnant-les Glénan. Vous vous souvenez sans doute du récent débat qui nous avait valu une joute passionnée au sein du conseil municipal sur l'intérêt de changer le nom de la commune ou, plus exactement, de le compléter. Apparemment, les élus auraient pu en faire l'économie. Revenons aux stations de tourisme et à leur réforme. Leur classement reposait sur une loi de... 1919 et déterminait six catégories: « uval »! (Margaux?, Pommard?, Morgon?), « climatique », « hydrominéral » (thermal), « balnéaire », « tourisme », « sports d'hiver et alpinisme ». En outre, la dénomination était accordée de façon définitive. Les années passant, les situations ont bien sûr évolué, les catégories se sont révélées inadaptées et le classement n'a plus été ressenti comme un indice de qualité par le public. Des tentatives d'actualisation ont bien eu lieu mais, jusqu'à présent, elles avaient toutes échoué. Vous voulez savoir pourquoi? Les casinos, bien sûr, et leurs retombées financières pour les communes. Les établissements de jeux ne pouvant s'installer que dans les stations classées, nombreuses étaient les collectivités qui bénéficiaient ainsi d'une rente de situation qu'il n'était pas question de sacrifier sur l'autel du nécessaire dépoussiérage de ces stations pourtant fort décaties. Vint donc la réforme de 2006 avec la volonté de remettre à plat tout le système et de ne retenir que la dénomination de « station touristique ». Elle serait accordée aux communes qui mettraient en œuvre une politique active d'accueil, d'information et de promotion touristique, mettraient en valeur leurs ressources naturelles, patrimoniales, multiplieraient les animations culturelles et sportives avec des exigences environnementales et sociales dans le cadre du développement durable. Du sérieux et du consistant !

Fouesnant-les Glénan qui, malgré son titre de première destination touristique du département, n'était pas classée, devient donc « station de tourisme » et, qui plus est, la première du Finistère. La ville peut en être légitimement fière puisqu'il lui a fallu des mois de travail pour constituer le dossier en collaboration avec les professionnels de la station et qu'il s'agit d'une reconnaissance officielle de la qualité de ses équipements et des prestations proposées. Alors, bien sûr, je vous vois venir. Et le casino dans tout cela? Une pluie d'or va-t-elle s'abattre sur la commune et faire de Fouesnant un eldorado à la monégasque? Voire! Avec la crise et les paris en ligne, la donne a changé. Plusieurs casinos connaissent aujourd'hui une situation économique difficile. Dans ces conditions, faut-il tenter une mise hasardeuse et se fâcher avec nos voisins bénodétois dont on s'est rapproché pour promouvoir des opérations touristiques communes? Le jeu ne paraît pas en valoir la chandelle (même si on ne joue plus à sa leur). Pour l'heure, ce classement pourrait permettre au maire et à ses adjoints de majorer leurs indemnités. À la mairie, on assure qu'il n'en est pas question. On n'a aucune raison de ne pas y croire tant cette « opportunité » peut être, on l'a vu, dévastatrice dans l'opinion en période de vaches maigres. Reste à espérer que ce brevet d'excellence accordé à Fouesnant-les Glénan séduira de nouveaux investisseurs et permettra d'étoffer ses équipements (hôtel quatre étoiles?) tout en élargissant son offre touristique. La course en tête ne peut se poursuivre sans une remise en question permanente. Dans 12 ans, en effet, le Ministère refera le point. Et gare, alors au laisser-aller.

Je vais vous confesser un péché capital, une faute majuscule, un manquement rédhibitoire : je ne fréquente pas la Médiathèque de l'Archipel. Pourquoi cet ostracisme insensé ? Rejet ? Ressentiment ? Condescendance ? Indifférence ? Que nenni ! Je ne trouve tout simplement pas le temps de m'y rendre. Nul répit dans un univers aux sources d'intérêts multiples. Trouver le temps de lire les ouvrages qui s'empoussièrent, de regarder les films qui s'accumulent, d'écrire, d'écouter de la musique, de regarder la télévision, de consulter l'internet, de compulser les revues et les journaux, de jongler avec le smartphone ou l'iPad (rassurez-vous ce n'est pas mon cas !). Bref. Après « Et le travail dans tout ça ? » et « Et la famille dans tout ça ? », j'ai envie de suggérer un nouveau thème de réflexion aux responsables de l'Archipel : « Et le sommeil dans tout ça ? » Et pourtant la Médiathèque mérite le détour. L'équipe qui y œuvre est compétente, ouverte, disponible. D'ailleurs, j'ai envie de tous les citer. Il y a Anne-Marie, Virginie, Claire, Natacha, Stéphanie, Loïc, Anita, Anne-Cécile, Claire encore. On dirait une chanson de Montand ou un film de Sautet. Chacun est essentiel dans le scénario et le public accroche : 4800 lecteurs potentiels pour 60000 documents. Les opérations de séduction se multiplient. Vers les bébés-lecteurs comme vers les scolaires de toutes les écoles de Fouesnant. On imagine des valises itinérantes remplies de merveilles, on crée des clubs (« Çalikoï un jeune ? », « Livre-échange »), on distribue des prix (« Encre d'or »). On prend le lecteur par le cœur et on partage ses bonheurs de lecture. Et puis on laisse parler ses sentiments. « Enlirez-vous » nous enjoignait-on, mercredi soir. Une jolie trouvaille sémantique de Virginie. Bien sûr, j'ai convoqué le grand Baudelaire des Petits poèmes en prose : « Pour ne pas être les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous, enivrez-vous sans cesse de vin, de poésie, de vérité, à votre guise ». D'ailleurs sur les tables du salon, pour aider à nous « enlirer », il y avait du Merlot, du pain, du saucisson et... Loïc (non pas à l'accordéon) mais au piano. Les « Nourritures terrestres » aurait dit Gide.

J'ai donc cédé. Nous étions soixante-dix alors qu'il y avait cent cinquante demandes. Il fut question de rentrée littéraire avec les coups de cœur de deux libraires. La rentrée littéraire et ses multiples prix, c'est comme l'arrivée du beaujolais nouveau : je me méfie toujours des opérations de marketing. Heureusement, on avait pris la précaution de le laisser décanter (pas le beaujolais, le flot de livres) pour n'en conserver que la quintessence. Apparemment, ce n'est pas la joie. La littérature s'inspire de plus en plus du journal télévisé. Quelques titres ? « Miséricorde », « Désolations », « Veuf ». Rappelons Gide à la rescousse : « On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments ». Mais ce n'est pas cela qui m'a mis mal à l'aise. Ce sont les airs entendus, les hochements approbateurs, les « ah oui ! », qui ponctuaient chaque présentation de livre qui m'ont fait comprendre que j'étais un intrus parmi de grands lecteurs. Quand on évoqua Austen, Roth, Vargas Llosa, Pérez-Reverte, je fis face. Quand arriva l'écrivain turc, j'encaissai. Vint l'essayiste israélien, je sentis mon corps se contracter imperceptiblement. Mais quand défila le bataillon des thrillers scandinaves accompagné de commentaires dithyrambiques, je perçus très nettement que je me recroquevillais sur ma chaise. Ma voisine eut la délicatesse de ne pas me demander ce que j'en pensais. Alors que je tentais de me remettre de mes émotions, Anne-Marie, magistrale, signala que la quasi-totalité des ouvrages qui avaient été présentés durant la soirée, se trouvaient déjà à la Médiathèque. Alors, c'est décidé. Malgré Sôseki, Fargue, García Márquez, Sciascia, O'Connor et les autres qui s'impatientent sur les étagères, à la maison, j'irai enfin rendre une visite de courtoisie aux nouveaux maîtres de la littérature actuelle. On n'a jamais trop d'amis dans la vie.

Mais pourquoi Falk Richter a-t-il décidé d'intituler sa pièce « Hôtel Palestine » ? Il aurait pu, à l'instar de ces vieux chinchards de « Eagles », choisir « Hôtel California ». Cela connote le bonheur, la joie de vivre, l'insouciance des vacances. Un coup de soleil dans la grisaille de notre quotidien. « Hôtel Palestine » ? Cela ne fait pas vraiment rêver. Dans notre subconscient défilent des images d'instabilité politique, de violence, de misère. Ce n'est pas ce qui mobilise les foules, aujourd'hui, à l'heure du divertissement. Est-ce pour cette raison que la salle de l'Archipel n'était qu'à moitié pleine, jeudi soir, alors qu'elle ne désemplit pas depuis le début de la saison ? Peut-être. Remarquez, il faut relativiser. La pièce avait le droit à deux représentations successives. Et deux demi-salles, ça fait tout de même une salle pleine. Oui, mais voilà. La pièce était coproduite par l'Archipel et il y a des moments où il faut faire plaisir aux comédiens, leur donner l'occasion de montrer leur talent. Et ils en avaient, les bougres ! Mais, je le maintiens : quitter le confort douillet d'une soirée au coin du feu pour voir jouer « Hôtel Palestine » par la compagnie 13/10è en Ut, c'est aussi se faire un peu violence. D'autant plus que lorsque j'ai quitté le 20h de TF1, on avait eu le droit, successivement, aux attaques à la kalachnikov du côté de Marseille, aux avatars de DSK du côté de New York, à la réunion de la dernière chance pour résoudre la crise européenne, aux aléas climatiques de plus en plus préoccupants et à l'évocation de je ne sais plus quelle pathologie. Rien que du bonheur. Pour emprunter aux Beach Boys, ultime référence de vieux baba-cool post soixante-huitard, j'aurais donc préféré une séquence de « California dreamin » afin de poursuivre mon rêve américain.

De l'Amérique, il en fut question tout au long de la soirée mais pas forcément de la superpuissance insouciante, aux « kids » bodybuildés surfant sur les vagues du Pacifique. Non, il s'agissait de l'Amérique de l'Irak. Du huis clos étouffant d'une conférence de presse à Bagdad où, réunis dans une salle de l'Hôtel Palestine, les journalistes posent des questions dérangeantes et les porte-paroles du Président tentent d'imposer le message officiel qui prend bien des libertés avec la réalité. Une joute oratoire sans concession d'une heure et demie entre les médias qui n'entendent pas se laisser manipuler et les représentants de l'Administration américaine qui essaient de gagner aussi la bataille du discours. Passionnant et édifiant. La performance des six acteurs maîtrisant sans peine des textes denses est remarquable. Le théâtre moderne est souvent abscons, bavard, austère. L'audace de Frédéric Pinard, le directeur de l'Archipel, qui n'oublie pas que le Centre des arts et des congrès de Fouesnant est labellisé « scène de territoire » pour le théâtre est de sortir des sentiers battus de la programmation convenue, de proposer des spectacles porteurs de sens et de prendre ainsi le risque de jouer devant des salles à moitié pleine. Jeudi soir, le texte de Richter nous obligeait à une attention constante, nous bousculait dans nos idées reçues, nous poussait à nous évader de ce consensus intellectuel qui s'installe insidieusement dans nos esprits en jachère, lors des soirées télévisées au coin du feu. Un consensus que les hommes du Président auraient bien voulu voir partagé par des journalistes poussés dans leurs retranchements. Qui, croyez-vous, aura eu le dernier mot ? Grandeur et raison d'être du théâtre qui nous tend un miroir et nous met à nu. Quelques jours plus tôt, Kyle Eastwood, le fils de son père, Californien pur jus, et son orchestre avaient obtenu ce consensus tant recherché en remplissant à deux reprises, la salle de spectacles et en enthousiasmant un public pourtant exigeant. Éternelle ambiguïté de l'Amérique, forte et fragile, arrogante et naïve, caricaturale et géniale. L'espace d'une semaine, elle aura été au centre de toutes les attentions, de toutes les interrogations, de toutes les fascinations en prenant possession de l'Archipel. Pour la bonne cause, cette fois.

184 Un peu de soleil dans l'eau froide 17 décembre 2011

Rassurez-moi. Auparavant, « Thalassa » était bien une émission sérieuse. Non ? N'étant pas un téléspectateur assidu, c'est du moins les échos que j'en avais eus. De belles régions visitées, de belles atmosphères restituées, de beaux portraits proposés. Un rendez-vous incontournable pour les amoureux de la mer. Si je vous pose la question, c'est parce que les reportages de la semaine dernière m'ont laissé quelque peu perplexe. Et pourtant j'avais l'eau à la bouche à l'idée de partir de Concarneau pour m'en aller redécouvrir l'archipel des Glénan dans tous ses états. Je m'étais, en effet, renseigné. Les réalisateurs du reportage n'avaient pas ménagé leur peine. Ils avaient multiplié les prises de vue et les rencontres lors de leurs nombreux séjours sur l'archipel : au printemps, en juillet, en août, en septembre. Le projet, séduisant, était de filmer les îles et leur quotidien au fil des saisons et de mesurer ainsi l'impact du tourisme. Pour paraphraser Eluard qui, lui-même, naguère, inspira Françoise Sagan, cela promettait un peu de soleil de l'été dans l'eau froide de nos tempêtes. Et, c'est vrai, nous avons eu le droit à de superbes images aériennes qui, encore une fois, témoignaient de la splendeur des îlots fouesnantais. Une bonne promotion touristique pour un archipel qui n'en a peut-être pas trop besoin. Mais quid des frémissements de la vie sur les Glénan, des bonheurs et des jours qui s'y succèdent dans une langueur océane ? À peine quelques vues obligées des estivants débarquant des vedettes (qui ne venaient pas toutes de Concarneau) et prenant d'assaut l'île Saint-Nicolas, une pêche (improvisée?) aux ormeaux lors de la grande marée. Pour le reste...

On aurait pu imaginer revoir les narcisses en majesté, au printemps, puisque la représentante de la Société pour l'étude de la protection de la nature en Bretagne (SEPNB) avait été longuement interviewée. On aurait pu supposer que l'on allait accompagner les plongeurs lors de l'une de leurs sorties (sur le Pietro, par exemple) puisque le Centre international de plongée (CIP) avait suscité l'intérêt des reporters. On aurait pu espérer nous retrouver au cœur d'une nuit chaude comme on en connaît dans les estaminets insulaires quand les chants de marins prennent possession des lieux puisque Fred, ci-devant prince de la « Boucane » et maître à bord du « Sac de nœuds », avait été filmé sous toutes les coutures et qu'on lui avait même demandé de changer de tenue (les casquettes et les tee shirts bariolés de publicité n'étant admis à la télévision que lors du passage du Tour de France). On aurait même pu penser (soyons fous) que, pour une fois, on allait nous dire que les Glénan ne faisaient pas partie de Concarneau mais de Fouesnant puisque l'équipe de tournage avait séjourné dans les locaux de l'antenne municipale. On avait tout faux. Pendant les dix minutes que dura le reportage (moins d'une minute par jour de présence), nous eûmes le droit au portrait d'un improbable aventurier, peu connu des familiers de l'archipel, dont on sut qu'il avait vendu des voitures en Afrique, qu'il portait des tatouages et qu'il pensait lever l'ancre pour aller voir de l'autre côté de l'Atlantique s'il y était. Passionnant. Les autres reportages se déroulant en Angleterre (pourquoi, au fait, était-on à Concarneau ?), nous dûmes avaler une longue digression sur les avantages culinaires des « fish and chips » et suivre les pérégrinations d'un lanceur de bouteilles à la mer. À mon avis, il commence, tout de même, à y avoir du mou dans la ligne éditoriale de « Thalassa ». Remarquez, cette semaine, l'émission cède la place sur le petit écran, à une autre production : « Faut pas rêver ». Un titre de circonstance.

Ce n'est pas parce que l'on est devenu la première « station classée de tourisme » du Finistère (voir RDV du 26/11) que l'on doit se reposer sur ses lauriers. Se prévaloir des titres et des récompenses obtenus, pour faire venir les estivants, est une chose. Se donner les moyens pour que les visiteurs ne regrettent pas d'être venus en est une autre. Voilà pourquoi, depuis quelques mois, bien avant l'obtention du label tant désiré, Fouesnant a décidé de se regarder au fond des yeux. Les représentants de la municipalité, des services (culture, tourisme, jeunesse, sport), des professionnels (commerces, hébergeurs) et des associations se sont retrouvés régulièrement afin de faire le point sur l'animation proposée par la destination touristique privilégiée du département. Un regard sans concession qui a traqué les dysfonctionnements, pointé les insuffisances, déploré l'absence de lisibilité en matière de programmation. Une nécessaire remise en question pour faire face à une concurrence toujours plus forte et pour demeurer en haut de l'affiche. Des constats ? Ici comme ailleurs, le comportement de la clientèle évolue. Les estivants plus volatiles, plus exigeants, plus enclins aux activités de découverte entendent profiter au maximum des séjours qui se concentrent, de plus en plus, sur un seul mois (mi-juillet – mi-août). Il faut donc s'adapter et, pour donner satisfaction, harmoniser les actions (à Fouesnant et dans le Pays Fouesnantais), répondre aux attentes de publics diversifiées, affirmer clairement une identité bretonne forte, tirer parti de façon plus rationnelle d'un environnement exceptionnel et insuffisamment mis en valeur.

Concrètement, cela se traduit comment ? Mardi soir, le maire, Roger Le Goff, a demandé aux responsables des différentes commissions de faire part de leurs propositions qui pourraient être mises en application dès l'été prochain. Harmoniser les comportements ? Dès son arrivée à Fouesnant, le visiteur devrait bénéficier des informations fournies par l'hébergeur (quel qu'il soit) pour profiter de toutes les opportunités offertes par l'été du Pays Fouesnantais. L'environnement de Fouesnant est riche et diversifié ? Chaque jour de la semaine, une animation pourrait l'amener à se rendre à tour de rôle, dans chacun des pôles touristiques de la station. Promouvoir l'ensemble du patrimoine fouesnantais ? Pour répondre aux aspirations plurielles des estivants, on leur proposerait des spectacles familiaux, près du vieux port du Cap-Coz, (comme l'an dernier), des concerts de musique classique dans les jardins de la cale de Beg-Meil, des balades agrémentées de contes dans les marais de Moustierlin, des soirées festives au centre-ville (bagad, orgue...). Mettre en avant son identité et ses traditions ? De toute évidence, la Fête des Pommiers, les pardons de Saint-Anne, de Saint-Guénolé, de Kerbader ou des Glénan resteront des temps forts et continueront à rythmer les vacances à Fouesnant, tandis qu'on amplifierait les manifestations autour de la pomme, fruit emblématique de la commune. Et, les musiques actuelles, et le public jeune avide de fortes émotions dans tout cela ? Après l'abandon des « Festimusicales », qui animaient le littoral dans le passé, il apparaît que le « Festidreuz » de Moustierlin devient incontournable. Créé par une bande de copains issus d'une association de parents d'élèves, le festival a grandi peu à peu. Aujourd'hui, en quête d'identité, il est à la croisée des chemins. Sa pérennisation dans le bocage fouesnantais serait un signe fort de la vitalité de la vie associative et il pourrait devenir le grand rendez-vous de l'animation musicale estivale. La commune ne peut donc pas rester insensible à son destin. Cependant, Roger Le Goff l'a répété aux représentants des associations. La municipalité n'entend pas tout régenter. Chacun doit prendre sa part pour animer la commune mais tout le monde doit tirer dans le même sens. C'est à cette condition que Fouesnant demeurera la première destination touristique du Finistère.

Et un repas de noces pour finir l'année! Depuis trois ans, l'Archipel et la troupe du Théâtre du Miroir demandent aux Fouesnantaïses (et aux autres) de se mettre en scène entre les deux réveillons, de s'interroger sur leur vie tout en n'omettant pas de sacrifier aux festivités obligées qui célèbrent l'an écoulé quelles qu'en aient été ses infortunes. Donc, après avoir évoqué la capacité de chacun à se créer des moments de bonheur dans son existence, en 2009, après avoir tenté de mesurer l'impact du travail sur notre vie, l'année dernière, c'est la famille qui était convoquée pour clore cette trilogie qui habilite la réflexion de strass et de paillettes. La vie est une comédie. Alors, jouons-là. La famille? Structure de base de toutes les sociétés, elle n'a jamais été aussi malmenée que de nos jours, épousant les convulsions d'un monde qui se cherche. Vilipendée, décomposée, recomposée, elle croule sous les sarcasmes. « Où peut-on être mieux qu'au sein d'une famille? Partout ailleurs! » fulmine le Hervé Bazin de « Vipère au poing ». Et pourtant, protéiforme, elle demeure incontournable. « Impossible de vivre avec, et impossible de naître sans » grince le romancier américain Allan Gurganus. Et au célèbre « Famille, je vous hais! » de Gide, Frédéric Pinard, le directeur de l'Archipel répond « Famille je vous ai! ». Mais, alors que les Fouesnantaïses ne boudaient pas leur plaisir quand il s'agissait d'évoquer le bonheur, alors qu'ils se rendaient disponibles pour parler du travail, les voilà étrangement silencieux à l'heure de raconter leurs histoires de famille. Difficile de pénétrer dans ces « foyers clos », derrière ces « portes refermées », domaines de secrets parfois inavouables où les joies sont discrètes et les douleurs muettes. Au point que Yann Denécé, le directeur du Théâtre du Miroir, qui se nourrissait, dans le passé, des confidences des « spectateurs » a dû s'en aller voir du côté des auteurs dramatiques qui en ont souvent fait leur fonds de commerce.

Alors, cette semaine, on a fait la noce, acte fondateur, en des temps pas si reculés, de toute famille qui se respecte (du moins, au départ). Et, puisqu'il s'agissait de partager, les convives qui avaient revêtu leurs habits de sortie sont venus avec leurs salades, leurs fromages, leurs tartes, leurs gâteaux. On n'a pas pu inviter tout le monde. Une troisième soirée aurait été nécessaire pour que tous les amis puissent partager le bonheur d'Eléna et Gustin, les nouveaux mariés. Il y a eu des rires, il y a eu des chansons. La maman s'est souvenue de « Bambino ». Les musiciens se sont rappelés qu'Elvis portait un costume immaculé et l'on s'est déhanché. Il y a eu des larmes aussi parce que, parfois, l'émotion est trop forte et que les ressentiments longtemps refoulés refont surface. Les conventions n'ont plus cours et les affrontements deviennent inévitables entre le papa « qui fait de la figuration » depuis tout le temps et le fils qui est « orphelin de son père vivant » depuis toujours. Tout le monde n'a pas été à la noce. C'est bien connu : le linge sale, on le lave en famille même si celle-ci est composée, pour l'occasion, de 24 comédiens professionnels ou amateurs qui se fondent à merveille dans la cohue des invités-spectateurs. Tout est illusion. Ne sommes-nous pas tous en représentation sur cette grande scène qu'est le monde? Parfois, pourtant, l'espace de quelques saynètes, les effluves de la fête semblent s'évaporer. Dans la lumière crue des projecteurs, la famille s'exhibe dans tous ses états. Passent tous les bonheurs, toutes les vicissitudes d'un milieu où l'on s'aime, où l'on rêve, où l'on se déchire : la mère névrosée, le père déconsidéré, l'adolescent révolté, la fille désabusée... Mais ne célèbre-t-on pas les épousailles d'Eléna et de Gustin? Alors, vive les mariés! Ils auront des enfants, se sépareront, se réconcilieront peut-être, et la vie continuera. On se retrouvera, donc, forcément, l'année prochaine.

Je vous avoue que j'ai du mal à comprendre. Voilà des années que l'on met en avant le développement exemplaire de Fouesnant, son dynamisme démographique, sa qualité de vie, ses services de plus en plus étoffés, son environnement d'exception, sa politique volontariste reconnue par de multiples distinctions (station classée de tourisme, Ville fleurie, Pavillon bleu...). Voilà des années que l'on nous dit, que l'on constate que Fouesnant est devenue une petite ville attractive où il fait bon vivre entre terre et mer. Et puis, soudain, l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques), avec ses chiffres froids, ses données abruptes, vient brouiller cette vision idyllique et sans appel : la commune perd des habitants. Deux cents personnes en moins par rapport à l'an dernier. Une réalité d'autant plus douloureuse pour notre « ego » communal que nous constituons le maillon faible du Pays Fouesnantais, la population des autres communes du canton étant en augmentation constante. Alors, forcément, on s'interroge pour tenter de trouver une explication. Voire de chercher l'erreur. Les grues, en effet, n'ont jamais été aussi nombreuses dans le ciel fouesnantais et leur spectacle ferait soupirer d'envie bien des responsables de villes et villages d'où la vie s'en va inexorablement. (Je n'évoque évidemment pas ici les échassiers migrateurs qui partent, en formations serrées, passer l'hiver au chaud mais les machines de manutention au long cou qui matérialisent la présence des chantiers en construction.) Malgré l'érosion relative de la population (vieillesse des habitants ?, « exode » professionnel des jeunes ? coût prohibitif du foncier ?), malgré la crise et ses effets délétères, on continue, en effet, à construire à Fouesnant. Et le déclin démographique attesté par les chiffres de l'INSEE est, sans doute, plus d'ordre conjoncturel que structurel.

Le problème n'est donc pas tant de s'inquiéter des fluctuations passagères de la population que de maîtriser une urbanisation envahissante qui mettrait en péril le fragile équilibre sur lequel reposent tout le charme et toute l'harmonie des paysages fouesnantais. Déjà, ça et là, des opérations immobilières approximatives peinent à trouver leur place au cœur de l'habitat traditionnel de l'agglomération (près de Sainte-Anne, par exemple), les talus cèdent du terrain sur la route de Bénodet et la concentration des appartements estompe les espaces à Ker-Elo. Osons le néologisme et l'oxymore : il faut éviter une « hechelémisation » rampante de Fouesnant qui priverait la commune de son âme et l'installerait dans la sphère indécise des cités sans caractère. Le maire, Roger Le Goff, semble avoir compris le danger. Cette semaine, à l'occasion de la cérémonie des vœux, face aux élus, aux acteurs du monde économique et aux représentants de la vie associative, il a redit l'impérieuse nécessité de poursuivre la réflexion autour d'une ample restructuration du centre-ville qui densifierait l'habitat et les commerces (comme l'imposera le schéma de cohésion territoriale) au cœur de la localité, qui privilégiera les circulations douces et permettra à Fouesnant de conserver sa vocation de petite ville à visage humain. Donner du sens au nécessaire développement démographique, économique, touristique de la commune-station (les liaisons avec Moustierlin, le Cap-Coz et Beg-Meil ne devront pas être occultées) sera un objectif majeur pour l'année qui commence et pour celles qui suivront. L'avenir est plus que jamais incertain et le contexte économique alarmant. Il faudra donc beaucoup de lucidité, beaucoup d'audace. Cela demandera beaucoup d'efforts. Mais il y va de la prospérité de Fouesnant et du bonheur des Fouesnantais a-t-on cru comprendre lors de cette cérémonie des vœux. À propos de vœux, pourrait-on avoir, cette année, une belle salle de cinéma à Fouesnant ? Cela nous permettrait d'oublier, de temps en temps, les tracas du quotidien et les incertitudes de demain.

Interpellé, la semaine dernière, (voir RDV du 7/01) par les chiffres de l'INSEE qui témoignaient d'un essoufflement démographique de la commune, ce qui a donné lieu depuis à bien des interprétations, je n'ai pas eu l'occasion d'évoquer l'année qui commence, si ce n'est pour formuler le vœu qu'elle nous apporte ce cinéma qui nous fait tant défaut à Fouesnant et qui viendrait compléter une offre culturelle que semble plébisciter, par ailleurs, la population. À l'heure où l'on assiste à une explosion de la fréquentation des salles obscures, les villes qui mettent en avant leur attractivité (à Pont L'Abbé, les mêmes causes ont produit les mêmes effets) ne peuvent se priver de telles structures de réflexion et de divertissement. On a peu relevé que lors de ses vœux aux associations, le maire, Roger Le Goff, a répété qu'il n'était pas question de sacrifier la culture sur l'autel de la crise économique que nous traversons. Les Fouesnantais ont donc le droit d'être raisonnablement optimistes dans ce domaine. La nouvelle année devrait leur permettre de retrouver ces parenthèses enchantées qui s'inscrivent dans la trame incertaine de nos jours gris et nous font chavirer de bonheur, l'espace d'une représentation. Samedi dernier, l'Archipel était à nouveau comble. On y représentait « Le Barbier de Séville » composé par Rossini d'après la pièce de Beaumarchais. L'esprit caustique de l'écrivain français et la fantaisie débridée du musicien italien réunis pour offrir aux solistes de l'opéra de Rennes de merveilleux exercices de virtuosité vocale. Certes, il ne s'agissait que de quelques scènes. Et l'on n'évitera pas le débat récurrent que l'on a déjà connu dans le domaine littéraire, lorsque l'on a édité des classiques abrégés pour rendre l'« Odyssee » ou les « Misérables » accessibles aux élèves de nos collèges. Quid de la structure narrative, de la cohérence des personnages ? Dénature-t-on l'œuvre en la résumant à quelques extraits ? Suscite-t-on, au contraire, l'intérêt et l'envie de découvrir l'ouvrage dans son intégralité ? À Fouesnant, en tout cas, nous étions nombreux à avoir eu l'eau à la bouche et à envisager un voyage à Rennes pour retrouver Rosine et le Comte Almaviva. Histoire de patienter avant d'assister à la représentation de la « Belle Hélène », l'opéra d'Offenbach, la saison prochaine. En version intégrale, cette fois.

Quelles sont les promesses de rendez-vous heureux qui nous font saliver à l'aube de cette année nouvelle ? Retenons-en quelques-uns et notons qu'aucun public ne sera tenu à l'écart. Les inconditionnels du Centre des arts et des congrès devraient être aux anges. Les plus chanceux ont déjà leur billet pour le concert de la grande chanteuse de jazz américaine, Stacey Kent, à la fin du mois de mars. Inutile de se précipiter. Tout est complet depuis quelque temps déjà. Les mélomanes ne rateront en aucun cas, la prestation de la jeune et grande pianiste roumaine, Alina Azario qui fera redécouvrir les œuvres pour clavecin de Rameau et de Couperin en avril. Les amateurs de musique irlandaise ne pourront pas faire l'impasse sur la venue d'« Altan », la référence absolue en la matière depuis 25 ans. Ce sera à la mi-mai et, déjà, les places se vendent comme des petits pains. Quant aux tenants de la musique traditionnelle bretonne, ils ont, dès à présent, noté que 2012 marquera le centenaire de la Fête des Pommiers. Chez les musiciens du bagad « Bro Foën » comme chez les danseurs du cercle « Ar Pintiged », c'est l'union sacrée. On nous promet une ville en costume de fête, cet été, et des rues qui vacillent au son des bombardes et des binious. Et puis, bien sûr, « Festidreuz », en juillet. Seul événement de musique actuelle et de chanson française sur notre territoire. Avec « Boulevard des airs » et Mickaël Miro, 2012 devrait être le millésime de la consécration. « De la musique avant toute chose » disait le poète. Verlaine aurait été heureux à Fouesnant, cette année.

Empruntons à Stendhal l'intitulé du rendez-vous de la semaine et sacrifions, une fois n'est pas coutume, à l'exercice du portrait. Le titre de ce chef-d'œuvre de la littérature française est l'un des plus énigmatiques qui soit et a donné lieu à de nombreuses interprétations. Il est convenu, aujourd'hui, que le rouge symbolise l'uniforme militaire et le noir, la soutane ecclésiastique. Deux chemins potentiels pour la carrière de Julien Sorel, le jeune héros du roman. À Fouesnant, c'est dans la discrétion de la fin d'été que les nouvelles « autorités religieuses et militaires » se sont installées et, il y a une quinzaine de jours, le maire, Roger Le Goff, a profité de la cérémonie des vœux pour les présenter (en compagnie du nouveau responsable du sémaphore, Eric Simier, dont nous aurons l'occasion de reparler). Une présentation officielle mais sommaire qui donnait l'envie d'en savoir plus sur ceux qui, malgré l'évolution de la société, demeurent des acteurs incontournables de la vie d'une petite ville au quotidien. Donc, le nouveau curé de Fouesnant, plus exactement de l'ensemble paroissial de Fouesnant, La Forêt-Fouesnant, Saint-Évarzec, est polonais. Signe de l'ouverture de l'Église et de la crise des vocations. Jaroslav Reda – iarek pour tous les paroissiens – a 42 ans. Il appartient à la « génération 89 », ces étudiants qui ont accompagné les grands bouleversements politiques et la chute du communisme dans le sillage de Lech Walesa et du syndicat Solidarnosc. Il a connu l'émotion suscitée par l'élection du pape Jean-Paul II et les églises pleines des diocèses de Varsovie quand il est devenu prêtre à 26 ans. Et puis, il y a quatre ans, il est allé voir son évêque pour lui dire qu'il voulait poursuivre son sacerdoce en France. Son supérieur considérant que la Pologne était redevable à la France, « première fille de l'Église », a accepté et l'opportunité d'une rencontre épiscopale à Lourdes avec Jean-Marie Le Vert, évêque de Quimper, a permis de répondre à l'attente du prêtre polonais. Francophile et francophone, Jarek a donc découvert ce Finistère qu'il ne connaissait pas, à l'occasion du pardon des Glénan. Loin de Varsovie, de ses amis, de sa famille, il a apprécié la beauté du pays mais « un prêtre ne vient pas pour découvrir une région ». Surpris par la chaleur de l'accueil, séduit par l'investissement des laïcs, « des gens de qualité », au sein de la communauté paroissiale, Jarek veut être « le pasteur qui montre le chemin ». Il porte le col romain, non par tendance traditionaliste mais parce qu'il veut être identifié par l'ensemble de la population. Il est à Fouesnant, où les fidèles l'ont déjà adopté, pour trois ans et son contrat est renouvelable. Jarek se soumettra à la volonté de ses supérieurs. De temps en temps, il retournera respirer l'air de son pays d'origine qu'il a toujours chevillé au cœur.

Christophe Baulard, 47 ans, sait qu'il ne finira pas sa carrière à Fouesnant. Fils de gendarme, le nouveau lieutenant de la brigade du chef-lieu de canton (19 gendarmes) a gravi les échelons de la hiérarchie militaire dans le Loiret, au cœur de la France, près de son Loir et Cher natal. Avec, cependant, une parenthèse notable en Côte d'Ivoire dans le cadre de l'opération « Licorne ». Autant dire qu'avant son arrivée à Fouesnant, au mois d'août, le lieutenant Baulard méconnaissait, malgré quelques escapades hivernales, les charmes du littoral breton. Des charmes auxquels il a succombé d'autant plus facilement que son épouse est d'origine morbihannaise. Une carrière sans faille ponctuée de distinctions (médaille d'Outre-Mer, médaille d'or de la gendarmerie nationale), de citations à l'ordre du régiment, de témoignages de satisfaction, de lettres de félicitation (chef d'État-Major de l'armée) qui n'ont en rien occulté sa volonté d'aller au contact des habitants, de vivre en harmonie avec la population. Depuis son arrivée en terre fouesnantaise, Christophe Baulard n'a jamais été aussi heureux que lorsqu'on lui a donné l'occasion d'être associé aux manifestations qui lui permettent de fréquenter toutes les strates du Pays Fouesnantais : les élus, le monde de l'entreprise, les enfants des écoles, les personnes âgées. Il aime prendre le pouls des gens dont il apprécie la franchise, la générosité, le sens de l'accueil. Il savoure la qualité d'un cadre de vie qu'il apprivoise peu à peu tout en se félicitant du taux de délinquance peu élevé dans le canton. Dans quatre ans, si tout va bien, le lieutenant sera nommé capitaine. Christophe Baulard s'en ira sous d'autres cieux. Roger Le Goff a souhaité que la nouvelle année nous donne l'occasion de faire la connaissance du Père Reda comme du lieutenant Baulard et que cela se fasse en toute fraternité. Cela dépendra, évidemment, des circonstances.

« Une brute qui marche va plus loin qu'un intellectuel assis ». Une des phrases cultes du cinéma français prononcée par Maurice Biraud dans « Un taxi pour Tobrouk ». Comme une vingtaine d'autres répliques célèbres, elle a rendu perplexes maints touristes de l'été dernier, bien calés au volant de leur voiture et qui se sont peut-être demandé s'il ne s'agissait pas là, au beau milieu d'un rond-point, d'une campagne d'incitation à l'utilisation des sentiers de randonnée de leur station d'accueil. Apparemment, les inscriptions à la gloire du septième art sur d'humbles bidons colorés ont fait leur effet et il est heureux qu'on n'ait pas eu à déplorer de sorties de route ni de téléscopages en chaîne tant l'initiative des responsables des espaces verts de la ville a suscité des écarts de conduite. « Qu'est-ce que c'est que ce binz ? » ont certainement maugréé moult visiteurs à l'instar de Christian Clavier dans le film de Jean-Marie Poiré. Une façon de dire « Bienvenue chez les Bretons » souriait le directeur de l'Office municipal de tourisme, Jean-Yves Lefloch, en remettant cette semaine leurs récompenses aux cinéphiles capables non seulement d'identifier l'ensemble des citations et leurs auteurs mais aussi les films dont elles étaient tirées et leurs réalisateurs. De la belle ouvrage et un bon coup de pub pour Fouesnant. N'empêche. On ne m'ôtera pas de la tête l'idée que Jean-Pierre Gadiollet, le jardinier en chef de la commune, est un redoutable provocateur et donc un remarquable metteur en scène, lui aussi. Pour paraphraser le grand Audiard des « Tontons flingueurs », on lui accorderait bien cet aphorisme : « Les bons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît. » Il faut, en effet, beaucoup d'audace assumée et d'inconscience calculée pour chanter la gloire du cinéma dans une ville qui en est privée depuis plus de deux ans et pour planter ces bribes de dialogue d'anthologie comme autant de panneaux de protestation face à la salle d'antan aux portes définitivement closes.

Autant dire les choses comme elles sont. Alors qu'en France, on assiste à une ruée sans précédent vers les salles obscures que l'on croyait sacrifiées à l'impérialisme télévisuel (« Au cinéma, il faut lever les yeux pour regarder un film, il faut les baisser pour regarder la télé » commentait, sarcastique, Jean-Luc Godard), alors que Quimper se dote d'un multiplexe de dix salles qui permettra de retrouver l'âge d'or des endroits mythiques que furent l'« Odet Palace », le « Cornouaille » et autre « Korrigans », alors que, dans le Pays bigouden, on se livre à une guerre picrocholine pour savoir qui, de Pont L'Abbé ou de Plonéour-Lanvern, inscrira, sur la toile, le blason du Cheval d'orgueil, à Fouesnant, on nage à contre-courant. Sur l'écran noir de nos nuits blanches, comme disait Nougaro, on ne voit rien venir. Pour le troisième été consécutif, nous serons privés de lanterne magique. Arrêt sur image définitif ? Clap de fin ? Entracte prolongé ? Le scénario n'est pas totalement écrit. Quelques rushes assemblés incitent à un optimisme maîtrisé. Au début du printemps, l'espace occupé par l'ancien Super U sera libéré et les décors envisagés commencent à sortir de l'ombre : un vaste lieu de vie avec des occupations ludiques (billards ? bowlings ?) pour les « ados », salles de jeux pour les petits, restauration à thème avec variations autour de la grillade, de la crêpe, de la pomme de terre ou du cochon (la piste de la restauration rapide semble abandonnée) et bar de convivialité pour refaire le film pour les grands... Et puis, bien sûr, « LE » cinéma avec ses trois salles et ses 500 places. Reste à trouver l'exploitant qui allumera les projecteurs et les yeux des grands enfants que nous sommes. Il se dit qu'à la fin de l'année tout pourrait être réglé et que l'on devrait avoir un beau cadeau pour le début 2013. L'occasion en tout cas de vérifier que le Père Noël n'est pas forcément une ordure.

Cela n'a pas pu vous échapper si vous suivez régulièrement les bulletins météorologiques télévisés. Nous venons d'entrer dans l'ère du ressenti. Il en est du vocabulaire comme de nos comportements. Il épouse l'air du temps. Hier, on stigmatisait à tout va, aujourd'hui, on ressent à tout vent. Nous avons une température de moins deux degrés mais un ressenti de moins cinq. En clair, nous avons plus froid qu'il ne fait froid. En fait, le ressenti ment. La sensation submerge la raison. Et tout cela, à cause de cette maudite brise glaciale qui nous met du rose aux joues et nous brouille le regard et le discernement. La semaine dernière, à l'occasion de la cérémonie des vœux de la Communauté de communes du Pays Fouesnantais (rassurez-vous, ce sont les derniers de l'année), j'ai succombé, moi-même, au tropisme du moment. Alors que, ni l'air ambiant, ni le confort rustique des fauteuils de la salle du Nautile de La Forêt-Fouesnant ne le justifiaient, un ressenti de bien-être m'a envahi le corps, lorsque la dame de l'Agence de développement touristique (nouvel avatar du Comité départemental) a mesuré l'impact économique du tourisme dans notre département et, bien sûr, dans le Pays Fouesnantais. Évoquer les activités littorales, fût-ce à l'aide de courbes et de diagrammes, à l'heure où nous nous calfeutrons pour faire face aux rigueurs climatiques, c'est installer une parenthèse ensoleillée au cœur de l'hiver glacé. C'est nous bercer de promesses de belles promenades, les pieds dans l'eau, et de longues et paresseuses soirées sur les terrasses de l'été retrouvé. Cela donne chaud au cœur, d'autant plus que la dame de l'A.D.T a confirmé que le Pays Fouesnantais était bien la première destination des touristes dans un département qui se situe, lui-même, au septième rang français. Et, encore, ne compte-t-on pas les excursionnistes, ces touristes de leur propre département qui, on nous l'a donné en exemple, quittent Brest pour venir passer la journée à Saint-Évarzec. Remarquez, ils ne devraient pas être très nombreux !

C'est le président, Roger Le Goff, qui m'a remis les pieds sur terre et a chassé ma douce euphorie. L'autosatisfaction serait rédhibitoire. Plus que jamais, l'heure est à la mobilisation et à l'innovation. Sachez-le, mes frères en ignorance. L'heure de l'E-tourisme (prononcez I-tourisme) a sonné. L'E-tourisme ? C'est l'utilisation des nouvelles technologies pour découvrir ou vendre un territoire. Quelques chiffres pour vous en convaincre : 73 % des Français utilisent Internet pour préparer leur séjour, 74 % ont lu des avis de clients sur leur écran avant de choisir leur point de chute, 46 % des internautes ont réservé en ligne, 37 % des touristes français partent en vacances avec un ordinateur portable ou un smartphone. Autant dire qu'ils vont vouloir se connecter en cherchant un accès wifi qui devrait leur permettre de sélectionner la crêperie la plus proche, le concert de chants de marins de la soirée ou de repérer le jour de fermeture du glacier de la station. La satisfaction de tous les désirs en un frôlement de doigt ! Finies les mauvaises surprises des campings complets, les incertitudes des itinéraires encombrés ou la poésie des « vues sur mer » bétonnées. À la Communauté de communes, on a pris la mesure de cette révolution numérique et David Le Chenadec, le chargé de communication, s'active à mettre en place une stratégie qui donnera à nos visiteurs de l'été les moyens de connaître, en temps réel, les animations, les bons plans, les infos pratiques selon l'endroit où l'on se situe dans le Pays Fouesnantais. Soudain, une irrépressible sensation de désarroi et de solitude m'a saisi. Et les laisser-aller du vacancier dans tout cela ? Et les charmes de l'imprévu ? Et les heureuses découvertes au bout du chemin ? Que nenni ! On m'assure qu'il va falloir choisir entre la révolution en marche ou la voie de garage. Heureusement, Jean-Yves Lefloch, directeur de l'Office municipal de tourisme de Fouesnant, m'a entretenu d'un projet de communication qui parerait nos rivages de tous les sortilèges d'une Riviera bretonne. Et, les yeux mi-clos, j'ai vu de belles alanguies, ignorant les portables, qui quittaient le casino de Bénodet pour regagner leur yacht amarré à Port-La-Forêt tandis que les palmiers de Ker-Elo saluaient leur passage en balayant nonchalamment un ciel sans nuage. Insouciance de vacances fantasmées et ressenti de bonheur sans partage. Les nouvelles technologies ne m'empêcheront tout de même pas de rêver !

Les fermetures de classes à Fouesnant ? Parlons-en puisque le verdict de l'Inspection académique est tombé. En fait, l'Inspection académique a décidé de ne pas décider. Expliquons-nous. S'appuyant sur une logique départementale (baisse des effectifs de plus de 550 élèves), les services de l'État, dans le cadre de la nouvelle carte scolaire, ont prévu la suppression de trois postes d'enseignants dans les écoles publiques de la commune (à laquelle est venue s'ajouter, depuis, la suppression d'un poste à l'école privée). Cela se traduirait sur le terrain, par la fermeture d'une classe à Beg-Meil (Quinquis), d'une classe à Mouterlin, d'une classe au centre-ville (Kerourgué). Une décision évidemment mal ressentie par la population fouesnantaise, qui a eu pour effet de réalimenter la controverse suscitée par les derniers chiffres marquant un essoufflement de la démographie. Les forces politiques d'opposition (en particulier, La Gauche Naturellement et les Verts) n'ont d'ailleurs pas manqué d'y voir la conséquence de la politique menée par la majorité municipale dont ils fustigent l'absence de dynamisme en matière d'aménagement local (lotissements communaux). Une analyse que réfutent, bien entendu, Roger Le Goff et ses amis. Dans un premier temps, le maire a réuni son conseil municipal pour une séance de travail à huis clos. Dans un second temps, il a fait une contre-proposition : la fermeture des trois classes de l'école du Quinquis de Beg-Meil et la préservation des huit classes de Kerourgué au centre-ville et des cinq classes à Mouterlin. Une redistribution des cartes qui, naturellement, a suscité d'autres réactions notamment du côté de Beg-Meil où les parents, les enseignants et les commerçants sont montés au créneau pour sauver « leur » école. L'Inspection Académique vient donc de décider de ne pas trancher. Elle confirme la fermeture de trois classes mais elle renvoie la balle aux élus. À eux de gérer la nouvelle donne et de procéder à la répartition des postes comme ils l'entendent. Voilà pour les faits.

Reste à poser les vraies questions et à tenter d'y répondre. Pourquoi Roger Le Goff et sa majorité semblent-ils privilégier l'option de la fermeture de l'école de Beg-Meil et prendre ainsi le risque de déstabiliser la vie sociale dans la petite station ? De toute évidence, le maire de Fouesnant a pris en compte le lent et inexorable (du moins, le paraît-il) déclin de l'école du Quinquis et a anticipé l'éventuelle fermeture définitive, par manque d'effectifs de l'établissement, l'an prochain. Cela marque-t-il un vieillissement de la population de Beg-Meil et une absence de perspective démographique dynamique ? Assurément. La réalité est cependant moins simple. Certes, les inscriptions de nouveaux enfants se font au compte-gouttes. Mais, en 8 ans, 61 élèves ont quitté la structure beg-meiloise dont 40 pour aller dans le privé. Ces chiffres sont incontournables. On les interprétera comme on l'entend mais ils ne peuvent pas ne pas être pris en compte à l'heure de la réflexion menée par les élus. L'école du Quinquis peut-elle continuer à fonctionner avec deux classes ? Sans doute, mais pas sans problèmes. Chacune des deux classes serait constituée respectivement de cinq et quatre niveaux (de la toute petite section au CP et du CE1 au CM2). On imagine le casse-tête non seulement pour un enseignement adapté mais également pour des activités extrascolaires (sortie nature, voile...). Peut-on, dès lors, sacrifier l'intérêt de l'enfant sur l'autel du confort de proximité pour les parents et de la pérennité des services pour les habitants de la station ? La commune de Fouesnant aura-t-elle encore les moyens de conserver à l'avenir des structures scolaires dans les pôles touristiques (Beg-Meil, Mouterlin) alors que les directives du SCOT (Schéma de cohérence territoriale), qui se met en place, privilégient la densification des bourgs (centres-villes) et l'économie de l'espace ? Ce sont là d'autres (délicates) questions auxquelles devront s'efforcer de répondre les élus puisque l'Inspection académique a choisi de les mettre devant leurs responsabilités. Pour l'heure, rien n'est définitivement figé. La municipalité va certainement relancer les services de l'Éducation nationale. Avec l'espoir d'obtenir un nouveau poste pour la rentrée à l'école maternelle de la Garenne (centre-ville). Une façon de tenter d'infléchir la tendance et de souligner qu'à Fouesnant l'avenir n'est pas définitivement bouché.

Un plan de table n'est jamais neutre. Il est souvent le fruit d'intenses réflexions que s'imposent le maître et la maîtresse de maison avant de recevoir leurs invités. Aux places d'honneur (en général, au carrefour de toutes les conversations), on veille à placer les hôtes d'importance, les personnages qui feront l'objet de toutes les attentions, de toutes les écoutes. Puis l'on distribue les cartons qui, peu à peu, éloignent inexorablement des centres d'intérêt et imposent les exils fâcheux des bouts de table. On y crée des réputations, on y scelle des disgrâces. Et l'on ne dira jamais assez les vertus des tables rondes qui épargnent les amours-propres et flattent les ego (égaux ?). J'y songeais, samedi dernier, en contemplant l'aréopage qui occupait le devant de la scène de l'Archipel, à l'occasion de la signature de la charte de territoire marquant le lancement du plan de lutte contre les algues vertes. C'est vrai qu'il y avait du beau monde sous les spots un rien éblouissants de la salle fousesnantaise : le préfet de Région, le préfet du Finistère, le président de la Région Bretagne et son vice-président, le vice-président du département. Le haut du panier institutionnel. Et puis, aux extrémités de l'alignement ordonné des fauteuils, aux marges d'une distribution hiérarchisée, se trouvaient les présidents de la Communauté de communes du Pays Foesnantais et de la Communauté d'agglomération de Concarneau-Cornouaille, d'une part, les représentants des agriculteurs et des associations de défense de l'environnement, d'autre part. M'égarant dans l'univers du ballon rond, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette constante que tous les amateurs un peu avertis de football connaissent : le patron, le maître du jeu, celui qui donne le tempo, se trouve la plupart du temps au milieu du terrain, mais c'est sur les ailes qu'ont lieu les plus belles envolées, les phases décisives qui font basculer le sort du match. Roger Le Goff, le Foesnantais, et Jean-Claude Sacré, le Concarnois, comme les paysans et les écologistes, le savent : c'est de leurs actions et de leur entente que naîtront les conditions pour l'emporter dans cette lutte engagée contre le fléau des algues vertes.

Finissons-en avec la métaphore sportive. Samedi dernier, les arbitres (présidents et préfets), après avoir rappelé les règles du jeu, ont décidé de mettre leur sifflet et leurs cartons dans leurs poches. À vous de jouer, messieurs les élus de base, cultivateurs et écologistes. Montrez-nous que vous êtes capables de partager le même terrain sans vous mettre systématiquement hors jeu et dégager délibérément en touche. Et tout le monde a décidé de jouer le jeu. Il y a belle lurette que l'UMP Roger Le Goff et le PS Jean-Claude Sacré ont remis leurs différends idéologiques aux vestiaires pour se mettre à la disposition de l'intérêt collectif. La preuve en cette période pré-électorale que l'on peut encore échanger et construire sans jeter l'anathème et manier l'invective. Le rapprochement entre les agriculteurs et les défenseurs de l'environnement ne relevait pas de la même évidence. Les uns et les autres ne sont guère enclins à cet art du compromis que cultivent (cultivaient ?) les politiques et les syndicalistes. Persuadés de la justesse des causes qu'ils défendent, ils se sont longtemps arc-boutés sur leurs certitudes. Hier, ils étaient face à face (à distance) au Cap-Coz. Aujourd'hui, ils sont assis côte à côte à l'Archipel. Ce n'est pas pour autant qu'ils vont se prendre par la taille. Mais les paysans ont eu le courage de se remettre en question et veulent prouver qu'on peut pratiquer une agriculture respectueuse de l'environnement. Les associations de défense, après bien des hésitations, ont accepté de faire confiance au plan de lutte contre les algues vertes qui leur est proposé. Cela n'a pas été facile mais obéit, somme toute, à une certaine logique. On a sans doute trop peu mis en avant le fait que l'Association de sauvegarde du Pays Foesnantais (ASPF) avait renoncé à poursuivre son combat dans le cadre du sentier côtier de Beg-Meil. Engagée dans de multiples actions pour préserver l'environnement du Pays Foesnantais, légitimée par plusieurs décisions de justice, elle a, non sans état d'âme, (ce serait lui faire injure que de penser qu'elle renonce à ses valeurs) décidé d'éviter le piège du jusqu'au boutisme, en voyant des avancées dignes d'être prises en compte dans le traitement du dossier de la pollution par les nitrates. Mais la vigilance demeure de mise. À la fin de l'année, ce sera l'heure du premier bilan. On espère qu'il ne manquera personne autour de la table.

Il y a trois semaines s'est déroulée, à l'initiative de Jean-François Garrec, président de la Chambre de commerce et d'industrie de Quimper Cornouaille, une soirée passionnante au pavillon de Penவில். Il s'agissait des « Premières rencontres Entreprises et Culture » destinées à favoriser les échanges entre deux univers qui n'ont guère l'habitude de se retrouver. Pourtant, près de 300 personnes avaient fait le déplacement pour rencontrer, à cette occasion, l'ancien ministre de la Culture de Jacques Chirac, Jean-Jacques Aillagon. Ex-président du Centre Pompidou, ex-président de l'Établissement public du Château de Versailles, l'homme est devenu, en France, incontournable dans le domaine de la culture, en général, et de l'art moderne, en particulier. Après avoir écouté attentivement patrons d'entreprises et représentants du monde culturel évoquer des partenariats réussis, l'ancien ministre, grand témoin de la soirée, appuyé par Jean-Michel Le Boulanger, vice-président culture de la Région Bretagne, a rappelé que ces passerelles devaient se multiplier, tant il était évident qu'elles contribuaient au dynamisme et au rayonnement d'un territoire. En ces temps difficiles où la crise économique se traduit par la réduction des ressources financières des collectivités publiques, plus que jamais, nous disait Jean-Jacques Aillagon, il faut privilégier l'essor du mécénat culturel et des pratiques alternatives. Il y va du dynamisme de la création artistique, de la pérennité de notre patrimoine mais aussi de l'attractivité et, donc, du bien-être de notre territoire.

Cette semaine, tous ces propos me sont revenus en mémoire à l'occasion d'une cérémonie sympathique à valeur hautement symbolique. Trois associations de la commune, et non des moindres, puisqu'il s'agit des Amis de Kerbader, du Comité des fêtes de Beg-Meil et du Comité des fêtes du Cap Coz sont venues verser leur obole pour contribuer financièrement à la restauration de la chapelle Saint-Sébastien. Voilà longtemps, maintenant, que la toiture et les murs du petit édifice du XVI^e siècle demandent grâce. Et la présidente des amis de la chapelle, Christine Didier, se désespérait de voir le bâtiment menacer ruine. Après la décision du conseil municipal de dégager des crédits pour rénover cet élément remarquable du patrimoine communal, une souscription publique avait été lancée, au début de l'été dernier, auprès des particuliers et des entreprises qui pouvaient, ainsi, par leurs dons, participer à la restauration de la chapelle. Cette action menée en collaboration avec la Fondation du Patrimoine n'a pas rencontré l'écho (l'écot ?) espéré. Sans doute, une absence de communication suffisante pour mobiliser la population. Heureusement, donc, Gildas Cornec, Jimmy Chevance, Paul Quéméré et leurs collègues de Kerbader, Beg-Meil et Cap-Coz (auxquels il faut ajouter les adhérents de Foën Izella) ont tenu à apporter leur pierre à l'édifice. On ne rappellera jamais assez la richesse du milieu associatif fouesnantais, facteur essentiel d'intégration intergénérationnelle et multiculturelle. Durant l'année, ils sont des dizaines de bénévoles (particulièrement au sein des associations qui se sont manifestées) à se mobiliser pour animer la station, créer des moments festifs, divertir les visiteurs sensibles aux charmes de Fouesnant et participer, ainsi, à la prospérité de la commune. Certes, leur contribution à la renaissance de Saint-Sébastien n'excédera guère quelques milliers d'euros et la collectivité prendra à sa charge une bonne partie des 180 000 € de travaux (avec l'aide non négligeable, on l'a dit, de la Fondation du Patrimoine). Mais à l'heure où au sein du milieu associatif, ils sont nombreux ceux qui cherchent à thésauriser (ce qui n'est pas dans l'esprit de la loi de 1901) et à chasser la subvention en attendant des jours meilleurs, le geste désintéressé des Amis de Kerbader, de Beg-Meil, du Cap-Coz et de Foën Izella témoigne d'un sens manifeste de la solidarité et d'une volonté affirmée de proclamer leur attachement au patrimoine commun. Au mois de juin quand, après des années de silence, tinteront, à nouveau, les cloches de Saint-Sébastien, ils pourront être légitimement fiers d'avoir su regarder au-delà de leur clocher.

195 Les combattants de la nuit

3 mars 2012

Tout avait pourtant bien commencé, ce jeudi, sur le coup de 20h. Avec le traditionnel débat d'orientations budgétaires autour duquel majorité et oppositions s'affrontent sur les choix politiques de la gestion communale pour l'année à venir, ce conseil municipal sentait la poudre. Et nous étions une petite quinzaine dans le public à attendre, frémissants d'impatience, les passes d'armes qui n'allaient pas manquer de se multiplier, les réparties assassines, les envolées lyriques, les sentences définitives. Nous prenions des airs de conspirateurs, parlant sous cape, conscients de la gravité de l'instant. C'est donc dans un silence de cathédrale que débutèrent les hostilités. Le maire marqua d'abord méticuleusement son territoire ; puis les opposants passèrent à l'offensive. Certes, il y eut de nombreuses escarmouches autour du Quinquis, et l'école de Beg-Meil fit figure de bastion dont la prise scella les victoires ou entérina les défaites. Certes, on ferraila dur pour occuper une position dominante aux marges du centre-ville dont la future extension mobilisa l'ensemble des forces en présence. Mais le combat manqua de relief. Les cheval-légers se fourvoyèrent dans des tactiques de diversion et dans des stratégies d'évitement. Au bout de deux heures, l'ardente envie d'en découdre céda à l'impérieuse nécessité de se ménager. On put enfin passer à l'ordre du jour d'un conseil ordinaire. La joute, cependant, avait été éprouvante et, dans nos rangs, on nota les premières défections. C'est le moment que choisit le percepteur pour passer à l'offensive. L'attaque fut d'autant plus dévastatrice qu'elle était inopinée. Les dégâts furent incommensurables. La longue litanie des chiffres des comptes administratifs qui scandent la gestion du maire durant l'année écoulée acheva les plus valeureux.

Autour de la table du conseil, on lutta pied à pied. On tenta courageusement de se débattre dans la jungle des chiffres, des tableaux, des colonnes. Pourtant, on identifia les premiers signes de faiblesse à l'empressement que mirent de nouveaux convertis à s'approprier les carafes d'eau. Dans nos rangs, ce fut la débâcle... Saoulés de comptes, étourdis de résultats, accablés d'opérations, les fringants observateurs de la première heure battirent, un à un, en retraite. Dans un dernier sursaut, les élus s'accrochèrent à leurs documents, froncèrent les sourcils, tentèrent une ultime concentration. Impavide, le trésorier municipal continua à asséner ses coups avec la régularité d'un métronome : emprunts, dotations, déficits, restes à réaliser, subventions. Les échine s'infléchirent, les regards s'égarèrent, les fesses s'affaissèrent. La reddition était inéluctable. Elle eut lieu sous l'effet conjugué du tir nourri des budgets annexes et des caprices réitérés d'un micro aphone qui transforma la salle du conseil en un studio où Jean Dujardin semblait répéter son rôle de star du muet. Alors, on assista à des choses insensées : pour éviter l'assoupissement, on fraternisa avec les troupes adverses. Les apartés abondèrent. Les clivages politiques sautèrent, les désertions se multiplièrent. On s'en alla chercher dans la bouffée salvatrice d'une cigarette providentielle la force d'occuper le terrain jusqu'au bout. On crut même à l'esclandre lorsque Roger Le Goff, en personne, se dirigea vers la sortie. C'était oublier la coutume qui veut que les conseillers s'expriment librement à l'heure de porter un jugement sur la façon dont a été gérée la commune. Il revint donc et croisa, pour l'occasion, les éléments anéantis d'un public de plus en plus clairsemé. Bien sûr, la création d'un conservatoire de la musique et de la danse remit tout le monde au pas et l'on esquissa un semblant de quadrille commun sur fond d'unanimité. Mais l'allégresse fut de courte durée. Les modalités de la révision du Plan d'occupation des sols portèrent l'estocade. Les élus rendirent alors définitivement les armes. Seuls, les employés des services communaux furent admirables dans l'épreuve. Nul ne cilla, nul ne faillit. Du moins en apparence. Quand sonnèrent les douze coups de minuit, nous nous comptâmes. Nous étions cinq braves qui communions encore dans l'exaltation d'un héroïsme revendiqué. Cinq braves qui, éberlués, entendirent le maire remercier l'assemblée pour son attention. Nous ne crûmes pas distinguer d'ironie dans ses propos. Sans doute, était-ce là un effet de l'altération de nos sens, courant chez les êtres normalement constitués qui ont voulu outrepasser leurs limites.

C'était jour de fête, samedi, à Fouesnant. À l'occasion du parrainage, par la ville, de la « Panthère », une unité de la marine nationale, il régnait une atmosphère de joyeuse insouciance sur les places et dans les rues. Au son des bombardes du bagad « Bro Foën », pompons rouges et collerettes blanches osaient quelques apartés, promesses de lendemains chaloupés, sous l'œil attendri des élus et des militaires à galons. Joël Chandelier, grand ordonnateur des festivités, pouvait souffler et verser une larme avec le Commandant Paulus, jeune et éphémère pacha du bateau-école. Certes, le navire était resté à Brest mais les enfants de l'école Notre-Dame d'Espérance n'avaient d'yeux que pour les élégants uniformes qu'ils côtoyaient avec un rien de fierté au moment de poser pour la photo, coiffés de la casquette d'officier. La ville-marraine s'installait dans le cœur des marins et l'horizon se colorait en rose-panthère. Quand les invités gagnèrent en cortège la salle de l'Archipel pour parapher la charte de parrainage et échanger les cadeaux d'usage, même le ciel revêtit son costume d'apparat. On hissa le grand pavais et on trinqua alors à la Marine, à Fouesnant, et à un avenir commun sur le même bateau. Un avenir sur lequel les élus eurent l'occasion de se pencher, tout au long d'une semaine intense. L'heure n'était pas encore aux réjouissances et chaque escale fut éprouvante. Fouesnant porta fièrement la toile mais navigua ostensiblement sous les couleurs du Pays Fouesnantais. Retour sur une équipée en mer formée où l'on dut louvoyer au milieu des récifs pour arriver à bon port.

Mardi 28 février : réunion publique d'information sur la future usine de traitement des algues vertes à Kerambris. Les vents sont contraires mais soufflent modérément. Il faut juste compter avec quelques rafales de mécontentement émanant des rangs des associations de défense de l'environnement. À noter, aussi, certains nuages noirs qui se concentrent dans les secteurs urbanisés où flottent parfois d'étranges odeurs. Mais on évite la bourrasque. C'est le moment que choisit le capitaine de vaisseau Le Goff pour hisser le drapeau de la Communauté de communes. Pas question de s'encalmer dans la mer des Sargasses. Les algues, c'est un défi majeur. Il serait malvenu de se cacher au fond de la cale ou de jouer au naufrageur. Tout le monde doit être à son poste sur le pont. C'est à cette seule condition qu'on évitera l'échouage. Mais la traversée risque d'être longue. Mercredi 29 février. Gros grain sur les tables rondes préparatoires à l'assemblée générale de l'Office municipal de tourisme. Le pacha vient de s'apercevoir que d'aucuns voudraient créer une « marque » pour mieux vendre la station. La proposition fait des vagues. Roger Le Goff tient à faire savoir qu'il serait temps qu'on se rende compte qu'il y a un moment déjà qu'on a changé de cap. Plus question de tirer des bords en solitaire. C'est sous le pavillon de la Communauté de communes qu'on fera la promotion touristique de l'ensemble du Pays Fouesnantais, riche de ses atouts, divers et complémentaires. Thalasso et casino de Bénodet, port de plaisance et pôle de course au large de Port-La-Forêt, Archipel, plages et espaces naturels de Fouesnant, golf de Clohars, sentiers de randonnée et séquences vertes des autres communes : même combat. Mot d'ordre du pacha : jouer la complémentarité en tout temps. Exit l'écueil de la division. Jeudi 1^{er} mars : conseil municipal fleuve. À bâbord comme à tribord, on somnole en pleine pétrole. Le moment que choisit le capitaine de vaisseau pour reprendre la barre et faire donner la fanfare. Le futur conservatoire de musique ne peut se concevoir que dans une dimension intercommunale. Tout le monde se doit d'être à l'unisson. Autour de la table de la carrée municipale, on reprend ses esprits et on applaudit. Voilà donc le navire communautaire parti vers de nouveaux horizons. Il faudrait peut-être apprendre aux matelots, pardon, aux élus du Pays Fouesnantais, à naviguer davantage ensemble afin d'éviter tempêtes et mutineries en haute mer. Le pacha pourrait organiser une virée commune du côté des Glénan, par exemple. Sur la « Panthère », c'est certain, l'équipage aurait fière allure.

Les gens sont heureux à Fouesnant. C'est du moins ce que l'on a cru comprendre, à deux reprises, ces jours derniers. Samedi, avait lieu, à l'Archipel, l'accueil des personnes qui sont venues s'installer dans la commune durant l'année écoulée. J'avoue que j'ai du mal à comprendre l'arithmétique de l'INSEE qui affirme que Fouesnant voit sa population baisser et souligne que la ville est passée sous les 10 000 habitants. Deux cents nouvelles familles étaient, en effet, invitées. Une cinquantaine d'entre elles, soit plus de cent personnes, ont répondu à l'invitation. On me dit qu'il s'agit là d'un bon pourcentage, la plupart des nouveaux arrivants ayant déjà eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec la ville où ils ont choisi de venir résider. Du côté de la municipalité, en tout cas, on avait mis le paquet : présentation du territoire et de son littoral affichant tous leurs charmes sur grand écran ; présence des équipes (élus et services) prêtes à répondre à la moindre sollicitation de leurs concitoyens ; énumération des opérations engagées pour soigner un environnement et un cadre de vie exceptionnels, pour mettre en valeur le patrimoine, pour animer la commune (associations), pour s'occuper des jeunes... ; inventaire des structures mises à la disposition de la population pour son bien-être : Centre nautique, Centre des arts et des congrès de l'Archipel, Centre aquatique des Balnéides, terrain de foot synthétique. Pas étonnant, dès lors, que les distinctions et les labels pleuvent sur la ville (ils sont bien les seuls en ce pré-printemps). Pas étonnant, non plus, que les néo-Fouesnantais affichaient une satisfaction unanime et se félicitaient de leur choix. Il est vrai que ce genre de manifestation se prête mal à l'évocation des sujets qui fâchent : la prolifération des algues vertes au Cap-Coz ? les liaisons entre les différentes stations ? la fermeture des classes ? l'absence des commerces variés, d'espaces de vie, de cinéma ? On a déjà donné dans d'autres réunions.

Ces petits désagréments qui peuvent rendre moins idyllique la vision que les habitants ont de Fouesnant, il en fut question quelques jours plus tard, mardi pour être précis, lors d'un micro-trottoir intitulé « Ma ville et moi ». Il était réalisé à l'occasion de la venue à Fouesnant d'une équipe de télévision afin d'évoquer la nouvelle édition des « Fous rires », le festival traditionnel de l'humour. Tébéo (Télé Bretagne Ouest) est une chaîne de proximité, lancée en 2009, qui revendique quotidiennement quelque 60 000 spectateurs et qui rend visite à une ville du département, chaque semaine. J'avoue que c'était la première fois que je la regardais, mardi soir. Et, donc, durant ce micro-trottoir, quelques passants ont regretté l'absence de ce cinéma qui finira bien par voir le jour. On a aussi rappelé le manque de densité du tissu commercial tandis que le maire n'échappait pas à une question sur la présence des algues vertes. Mais en écoutant ses concitoyens, Roger Le Goff a dû boire du petit lait. On m'assure que les réponses n'ont pas été sélectionnées. Bref. La ville est très agréable à vivre, le cadre de vie est remarquable, d'énormes progrès ont été réalisés en matière d'urbanisme, le climat est bon (surtout ces jours-ci), les plages nous tendent les bras (il n'y a pas que Cap-Coz à Fouesnant), les commerces de proximité existent (à chacun son avis), les gens sont charmants. N'en jetez plus. Et comme ces propos étaient illustrés par un reportage sur le sémaphore de Beg-Meil et par l'inévitable passage, sous un ciel uniformément bleu, à l'archipel des Glénan dont l'eau ne parut jamais plus claire, le sable plus blanc, on comprend que l'animateur ait dit ses regrets de quitter le « soleil fouesnantais ». Peut-être pourrait-on suggérer à la municipalité de réinviter Tébéo, l'été prochain. Ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur une chaîne porte-bonheur par les temps qui courent.

C'était à l'heureuse époque où il y avait encore un cinéma à Fouesnant. Voilà tout juste 20 ans, au printemps 92, à l'Armor, on affichait le dernier film de Pierre Schoendoerffer, « Diên Biên Phu ». Jeune engagé du Service cinématographique des armées, « Schoen » comme l'appelaient tous ses amis avait été parachuté, en 1954, dans la cuvette où la France allait perdre la guerre d'Indochine. Il s'en était sorti après une dure captivité mais l'épreuve l'avait marqué à tout jamais. Ses romans et ses films n'avaient cessé, par la suite, d'en témoigner et le succès, et la célébrité avaient suivi : « La 317^e section », « La section Anderson », « Le Crabe-tambour », « L'honneur d'un capitaine ». Quelque 40 ans plus tard, il avait voulu revenir, par un livre et par un film, sur ce qui fut le traumatisme de sa jeunesse et j'avais désiré comprendre pourquoi. Pierre Schoendoerffer m'avait reçu avec sa courtoisie habituelle, au coin du feu, dans la maison de Combrit où l'avait conduit son mariage avec Patricia Chauvel. « En épousant ma femme, j'ai épousé la Bretagne. Je ne l'ai jamais regretté » m'avait confié cet Alsacien d'origine avant d'ajouter en laissant son regard errer sur la pelouse éblouie des magnolias et des rhododendrons du printemps qui s'en allait doucement mourir vers les rives de l'Odet. « Ce film, je l'ai conçu ici. C'est ici que je veux maintenant prendre du recul. L'endroit s'y prête d'ailleurs. » Pendant deux heures, nous avons parlé de la vie, de « sa » vie, de la mort, de la guerre, du cinéma, de la littérature. L'homme était fascinant. Il disait : « Au-delà de la guerre, j'ai trouvé en Indochine des gens extraordinaires, un pays d'une culture rare. J'y suis devenu adulte ». Et je comprenais soudain, malgré les années passées, l'urgence à réaliser ce nouveau film, à pratiquer l'indispensable devoir de mémoire mais aussi l'ardente obligation de tourner la page. « J'ai voulu rétablir des vérités sur les camarades qui sont restés là-bas, sur l'ennemi d'alors ». Pas question de régler des comptes. Simplement une grande volonté de rigueur intellectuelle. « Quand les problèmes techniques seront réglés, je retournerai là-bas le leur montrer. » En nous quittant, « Schoen » m'avait dédié son livre : « En souvenir d'une bonne rencontre » avait-il écrit gentiment. Pierre Schoendoerffer est décédé, il y a quelques jours, et a été enterré, avec tous les honneurs, le jour anniversaire de son parachutage sur Diên Biên Phu. Je ne l'avais jamais rencontré à nouveau.

Le souvenir de la grande figure de Pierre Schoendoerffer m'a furtivement traversé la mémoire à l'occasion des cérémonies de lundi dernier marquant le cinquantième anniversaire du cessez-le feu en Algérie, le 19 mars 1962. Au-delà des querelles de date (certains estimant que la guerre s'était poursuivie avec les attaques de l'OAS, le déracinement des rapatriés et le massacre des harkis), cette commémoration m'a semblé accompagner la démarche de Schoendoerffer. Ce sont les élèves qui ont lu le texte du message national rédigé par le comité national de la FNACA (Fédération nationale des anciens combattants en Algérie, Maroc et Tunisie). Une phrase en résumé le contenu. « 19 mars 1962, irremplaçable leçon d'Histoire dans une démarche du souvenir, d'écriture et de la vérité, d'une page commune à l'Algérie et à la France, avec la volonté de croiser toutes les mémoires dans un esprit de réconciliation. » Guy Dupouy qui détestait les conflits, qui aimait les gens, qui aimait la vie, qui s'investissait dans le monde associatif (les Amis de Kerbader, le Comité des Fêtes) aurait adhéré à cette phrase. Il ne l'a pas entendue. Président de la FNACA Fouesnant-Pleuven, dans une grande discrétion, depuis 14 ans, il est décédé brutalement quelques jours avant le cinquantième anniversaire de la fin d'un conflit dont il parlait rarement mais où il avait laissé deux ans de sa jeunesse. Trois générations de Français n'ont pas connu la guerre depuis. Mémoire et réconciliation.

Je dois vous avouer que j'ai éprouvé les pires craintes lors du début du dernier conseil municipal. Traumatisé par le désormais mythique conseil du 1^{er} mars qui avait duré près de quatre heures et demie (voir RDV du 03/03), je constatai avec effroi que les deux premières questions d'un ordre du jour qui comportait également le vote du budget de la commune mirent, dès le départ, le feu aux poudres. On s'empoigna vivement durant une heure, et je m'attendais donc, à aller, à nouveau, jusqu'au bout de l'épuisement, tant la volonté d'en débattre était manifeste. De quoi s'agissait-il ? D'abord, de prendre une délibération sur deux dossiers : la construction d'une cuisine centrale pour les élèves des écoles fousnantaises et la démolition du bâtiment abritant auparavant la perception puis la Communauté de communes. Je n'ai pas trop compris que les comportements se soient radicalisés sur l'appréhension globale de ces deux sujets vu qu'il s'agissait d'une question de proximité, de faire disparaître un édifice vétuste du bourg et, en aucun cas, d'un réaménagement global d'une partie du centre-ville. Mais, bon ! Passons. Vinrent ensuite, au menu, les algues vertes, ou plus exactement l'usine de traitement qui devrait s'installer sur le site de Kerambris. Du lourd, cette fois. Surdimensionnée, affirma Nathalie Conan. Indispensable, rétorqua Roger Le Goff, pour répondre aux défis qui nous attendent. Les algues n'ont, en effet, pas fini de s'échouer sur nos plages et il faut évidemment les traiter. À Kerambris ? Le maire soutint que le traitement en milieu clos et confiné diminuera notablement les nuisances olfactives pour les riverains. C'est le mot « diminution » qui m'inquiète. J'aurais préféré le mot « disparition ». Certains techniciens m'indiquent que ce sera le cas. Ce ne serait pas la première fois que les techniciens se trompent. En revanche, je suis resté perplexe devant l'intérêt que Nathalie Conan a semblé porter au site de Troyalac'h. Au-delà de l'obligation d'y transférer également la plate-forme des déchets verts (pour le compostage), a-t-elle songé au trafic généré par les camions qui devraient transiter par le bourg de Saint-Évarzec ? Une situation ingérable. Cependant, c'est en évoquant cette société italienne qui fabrique du papier, en Vénétie, à partir des algues vertes, que Nathalie, notre conseillère générale, atteignit des sommets de poésie pure telle que l'entendait l'abbé Brémond dans les années 20, en évoquant des textes qui défiaient toute analyse et dont la beauté ressortit à l'évidence. Voilà, nous a-t-elle dit en substance, les Italiens sont contraints de venir chercher des algues en Bretagne « en raison de la pénurie d'algues vertes à Venise ». Beau comme du Mallarmé. André Bernard l'a noté, malheureusement, hors séance. Il y a comme une lagune dans le raisonnement ! Mais des solutions se profilent.

Mon angoisse revint au moment même où Olivier Pomiès, l'adjoint aux finances, se saisit de l'épais dossier des propositions de budget pour l'année à venir. C'était certain : on allait évoquer les grandes réalisations fousnantaises, parler impôts et dotations, brasser des millions d'euros. Les crispations allaient resurgir, les positions se figer, l'horloge s'affoler. Il n'en fut rien et le tout fut expédié en quelques dizaines de chiffres. On vota pour, on vota contre, on s'abstint. Sans commentaire. Je n'avais pas tenu compte de deux éléments. Le premier est qu'on a pris l'habitude, le mois précédent, de confronter les idées, de contester les choix, de présenter sa conception de la gestion municipale lors du débat d'orientations budgétaires au cours duquel le maire présente ses principales options pour l'année à venir. Ensuite, la messe est dite et le vote du budget devient une formalité. Le second élément qui m'avait échappé était pourtant essentiel. Traditionnellement, après le vote du budget, les élus fousnantais sont invités à participer à un dîner commun. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la séance du conseil avait été fixée à 18h. Avouez qu'il eût été inélégant, par des digressions malvenues, de faire languir le personnel de cuisine. C'est donc tout à fait naturellement que l'on écarta les sujets indigestes pour se trouver à l'heure dite, dans les meilleures conditions, au Restaurant scolaire.

Pour fêter notre 200^e rendez-vous du samedi (quatre ans, déjà !), un mini-scoop en cadeau. À quelque trois mois du 100^e anniversaire de la Fête des Pommiers, le Comité des fêtes, grand ordonnateur des festivités estivales fouesnantaises, se retrouve sans président. Depuis quelque temps, la rumeur courait dans la ville. L'atmosphère n'était pas à la sérénité, lors des réunions de préparation du rendez-vous majuscule de l'été. Peu à peu, les attitudes se sont figées, les comportements se sont crispés. La semaine dernière, le 27 mars exactement, la lettre de démission du président, Jean-Claude Duez, est arrivée sur le bureau du maire. Une décision irréversible. Voilà donc, à nouveau, le Comité des fêtes rattrapé par ses démons. Depuis le départ de Laure Caramaro, nommée première adjointe en 2008, l'association a, en effet, connu bien des avatars : luttes intestines, querelles de personnes, clans antagonistes. Un climat délétère qui avait entraîné le retrait de Nathalie Le Brun, après un an de présidence, dans une atmosphère tendue, et l'arrivée de Jean-Claude Duez, en mars 2010. Ce Fouesnantais d'adoption (il est d'origine picarde) semblait être l'homme de la situation. Réputé consensuel, il entendait travailler en équipe dans une atmosphère apaisée. Vaste chantier qu'il mena à bien puisque les dernières éditions des « Pommiers » et du Pardon de Saint-Anne, les deux manifestations emblématiques de l'animation touristique de juillet, se déroulèrent sans convulsions particulières. Les finances étaient saines (même s'il fallut faire face à une météo exécrable, l'an dernier). Le bureau fonctionnait dans l'unité retrouvée. Pas au point, cependant, de suivre son président dans sa décision de tout lâcher en pleine préparation de la saison estivale. Alors, que s'est-il passé ?

L'affaire n'est pas claire. La Mairie et le Comité paraissent se partager la responsabilité de la situation de crise actuelle. Au départ, il y aurait un énorme malentendu. Jean-Claude Duez et ses amis affirment que, pour marquer la 100^e édition des « Pommiers », Roger Le Goff avait promis de financer la venue des douze groupes (six bagadou, six cercles) invités à célébrer, dans le faste, l'anniversaire du centenaire. Pas du tout, rétorque le maire. Il s'agissait de prendre en charge les dépenses supplémentaires provoquées par cette « cuvée spéciale » 2012. Sont venus s'ajouter d'obscurs problèmes de logistique, liés à l'animation étendue à l'ensemble du centre-ville (place de la Mairie, place de l'Église). Mais, l'essentiel semble être ailleurs. Des réunions mensuelles préparatoires, on l'a dit, ont eu lieu pour peaufiner l'événement. Membres du Comité des fêtes, élus et services de la Mairie, représentants des associations ont tenté de fédérer leur point de vue sur l'organisation de la « Centième ». Sans doute, existait-il encore des relents de suspicion, des craintes non avouées de retour aux errements du passé. Une chose est sûre. Au fil des réunions, Jean-Claude Duez a eu la sensation que la situation lui échappait, que les décisions lui étaient imposées. Bref, qu'ils étaient mis devant le fait accompli, lui et son bureau. Des maladroites ont été commises : en imposant la présence d'autres associations et leurs participations aux bénéfiques lors de certaines animations (le dimanche soir), la Mairie a donné l'impression de s'immiscer dans la vie interne d'une association de la commune, majeure, certes, mais qui ne peut et ne doit être l'émanation de la municipalité. Jean-Claude Duez a peut-être eu tort de s'obstiner dans une logique de démission qui brouille quelque peu l'aura de festivités dont on sait pourtant qu'elles seront belles. Qu'on le veuille ou non, c'est un nouveau revers, une nouvelle défaite pour un Comité qui perd de sa crédibilité. Roger Le Goff a sans doute commis l'erreur de ne pas sentir le vent tourner. Quand le maire a repris les affaires en mains et a redéfini les règles du jeu (le Comité des fêtes est le seul maître de l'organisation des « Pommiers »), le mal était fait. Jean-Claude Duez a rencontré, enfin, Roger Le Goff. Trop tard. D'ailleurs, il n'y a eu ni tractations, ni pressions. Les deux hommes, dit-on, ont échangé sans aigreur et se sont quittés sans acrimonie. Le déroulement de la « Fête des Pommiers » tout comme celui du Pardon de Saint-Anne ne paraît pas devoir être remis en cause. N'empêche. Mettre le cap sur l'événement majeur de l'animation fouesnantaise sans être sûr qu'il y aura un capitaine à bord, cela fait un peu désordre. Le bateau pourrait tanguer quand, en novembre, sonnera l'heure du bilan de l'année écoulée. Une question d'habitude.

